Ex bibliotheca
Steph. Quatremeri.

Port in 4°

5nd

Costume

COSTUME

OF

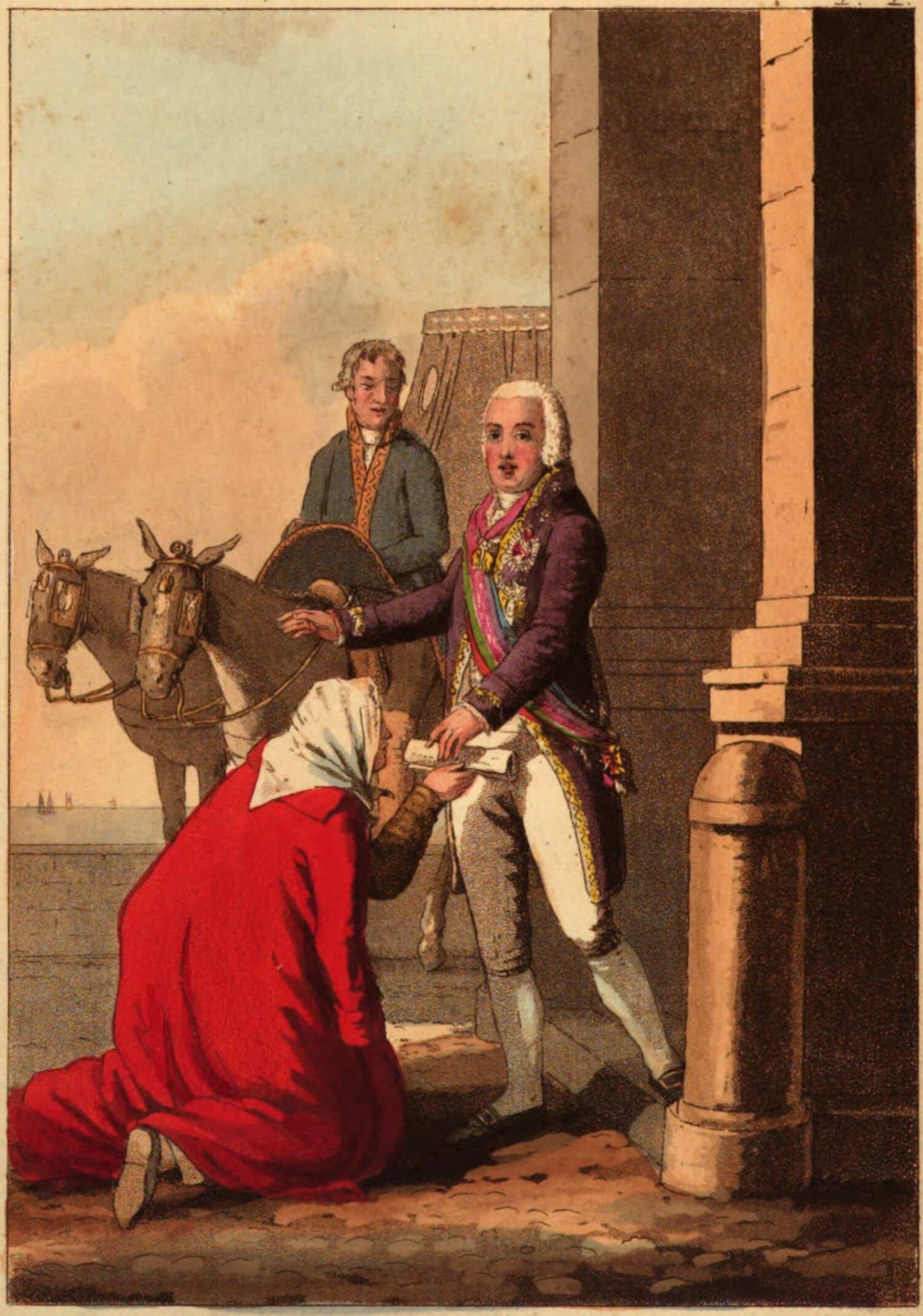
PORTUGAL.

COSTUME

OF

PORTUGAL.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.



The Audience of the Prince.

Audience du Prince.

London Published May 2, 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

AUDIENCE DU PRINCE.

L'ÉTIQUETTE de la cour de Portugal est en général plus sévère que celle des autres cours de l'Europe. Jamais un sujet, quels que soient sa naissance, sa dignité et ses emplois, ne s'assied devant son souverain : jamais il n'est admis à sa table ; jamais il ne l'aborde qu'en faisant une génuflexion, comme devant le Très-Haut. Il n'est pas jusqu'aux antichambres, aux corridors de la plus mince administration, où l'on ne soit obligé de se tenir découvert, comme dans le palais du prince, ou dans les temples de la Divinité. Mais cette espèce de culte qu'on rend à la personne du chef de l'état, ces respects si profonds qui environnent son trône, n'en rendent pas les abords plus difficiles. Toujours accessible à tout le monde, les prières du pauvre et les demandes du riche, les réclamations de la foiblesse et les prétentions de la puissance y parviennent également sans obstacles. Tous les jours, à des heures réglées, le prince écoute, dans le palais de sa résidence, ceux de ses sujets qui ont recours à lui. Outre ces audiences particulières, il en est une générale qu'il accorde une fois la semaine. Le jour de cette audience est fixé dès le commencement de l'année, et annoncé dans l'almanach ; et lorsque des causes particulières obligent de le changer, on a soin d'en prévenir le public. Cette audience se tient à Lisbonne, dans un des palais royaux, où le prince se rend souvent dès la veille. Les portes s'ouvrent indistinctement à tout le monde. Quelques gardes sont postés à l'entrée, non pour repousser qui que ce soit, mais pour mettre un peu d'ordre parmi le nombreux concours des pétitionnaires. Le prince, accompagné d'un secrétaire d'état, d'un chambellan et de quelques autres officiers de sa maison, reçoit toutes les requêtes qu'on lui présente ; écoute avec attention toutes les plaintes, toutes les demandes des pétitionnaires ; console les uns, anime les autres ; donne à tous des espérances, des promesses, des encouragemens. La trivialité de leurs manières, la familiarité de leur langage, les redites des uns, la prolixité des autres, rien ne le rebute. Il semble oublier qu'il est leur maître, pour se souvenir qu'il est leur père. Un air de bonté répandu sur sa personne et dans ses discours, tempère l'éclat du trône, donne de la hardiesse aux plus timides, et rassure ceux qui se déconcertent.

A.

L'audience finie, le prince se retire. Mais en sortant du palais, il trouve cette humble classe de ses sujets, qui n'a à se plaindre que de la fortune, et qui ne demande rien, parce qu'elle auroit tout à demander ; ce sont les fils de l'indigence qui se précipitent à ses pieds, pressent ses genoux, baisent ses mains. Il les accueille avec indulgence, se prête en souriant à cette effusion de leur amour, leur fait distribuer quelques secours par un aumônier qui le suit, et remonte dans sa voiture, couvert des bénédictions de son peuple, et suivi de leurs vœux les plus ardens. Si quelques soldats à cheval le précèdent, ce n'est pas pour veiller à la sûreté de sa personne. Qu'a-t-il à craindre au milieu de ses enfans ? Mais c'est pour faire ranger les voitures, et écarter tous les embarras qui pourroient obstruer le chemin.

THE AUDIENCE OF THE PRINCE.

The etiquette of the Portuguese court is in general more rigid than that maintained in those of other European nations. A subject, whatever be his rank, his dignity and his functions, never sits down in the presence of his sovereign : never is he admitted to his table : never does he approach his person but with a reverence due but to the Almighty. There is not an antichamber, an apartment however insignificant, used for purposes of government, wherein the subject is not obliged to remain uncovered, as if in the palace of the monarch or in the temple of the Deity. But this adoration, as it were, which is paid to the person of the chief magistrate, this awful majesty which surrounds his throne, do not increase the difficulty of approach to it. Accessible at all times and to all persons, the prayers of the poor and the demands of the rich, the supplications of weakness and the claims of power, reach it with equal facility. Every day, at appointed hours, the prince receives, at the palace where he is residing, such of his subjects as necessity obliges to have recourse to him. Besides these special audiences, he once a week grants a general one. The day for this is fixed at the commencement of the year, and

announced in the almanack. Whenever particular circumstances render it necessary to change it, care is taken to inform the public of the same. This audience is held at Lisbon in one of the royal palaces, whither the prince often comes on the evening preceding. The gates are thrown open to all persons indiscriminately: some guards are posted at the entrance, not to repulse any one whatever, but to maintain some degree of order among so numerous a concourse of petitioners. The prince, accompanied by a secretary of state, a chamberlain and some other officers of his household, receives all the petitions that are presented to him, listens with attention to all the complaints, all the requests of the petitioners; consoles some, cheers others, gives hopes, promises, encouragement to all. The coarseness of their manners, the familiarity of their address; the tautology of some, the prolixity of others, nothing wearies him: he seems to forget that he is their master, in order to remember that he is their friend. The benignity which is displayed in his person and breathes in his address, tempers the majesty of the throne, inspires the most timid with confidence, and gives courage to the most depressed. The audience over, the prince retires; but on quitting his palace, he meets that abject class of his subjects, who have nothing to complain of but the malice of fortune, and who ask for nothing because they are in want of every thing. Such are these children of poverty, who fling themselves at his feet, clasp his knees, and cover his hands with kisses. He receives them with kindness, permits with smiles this ebullition of their love, causes some relief to be distributed among them by an almoner in his suite, and reascends his carriage, loaded with the blessings of his people, and followed by their sincerest prayers. If he is preceded by a few horse soldiers, it is not for the purpose of guarding his person. In the midst of his children what has he to fear? But it is in order to regulate the train of carriages, and to remove whatever might obstruct the road.

LA SOUPE DES PRISONNIERS.

En Portugal on n'emprisonne point pour dettes ; et comme il s'y commet proportionellement beaucoup moins de crimes que dans la plupart des autres états de l'Europe, qu'en Angleterre, par exemple, on seroit tenté de croire que les prisons y sont presque vuides. Cependant celles de Lisbonne renferment un assez grand nombre de détenus. Cela tient aux lenteurs de la procédure criminelle, à l'inexécution des lois, à la compassion et peut-être aussi à la négligence des magistrats ; en un mot, à une espèce de laisser-aller qui se fait remarquer dans toutes les parties de l'administration publique. Les prisonniers sont très-rarement maltraités. Les maximes d'une religion toute de charité, et la douceur du caractère national enchaînent la brutalité si naturelle aux geoliers et aux gardes, et tempèrent les rigueurs d'un métier réputé avilissant, et qui n'est ordinairement rempli que par des hommes tirés des classes les plus abjectes, et le plus souvent par des criminels auxquels on a fait grâce du dernier supplice. Mais si les prisonniers n'ont pas à craindre les mauvais traitemens, ceux d'entre eux qui n'ont pas de ressources personnelles, ou qui n'en trouvent pas dans la générosité de leurs parens et de leurs amis, sont réduits à une pitance bien modique. La somme que le gouvernement alloue pour la subsistance de chaque prisonnier ayant été fixée dans des tems très-reculés, est devenue absolument insuffisante par l'augmentation successive du prix de tous les comestibles, et la ration quotidienne des prisonniers se trouve aujourd'hui réduite à quelques onces de pain et à une écuelle de mauvais bouillon. La religion catholique vient heureusement suppléer à cette insuffisance par ses admirables institutions, et trouve le secret de verser quelques consolations dans ces âmes flétries par le malheur ou par le vice, et que la société a repoussées de son sein. Innocens ou coupables, nationaux ou étrangers, chrétiens ou infidèles ; ce sont des hommes ; ils souffrent ; cela suffit. Une confrairie, sous le nom de Frères de la Charité, se charge de demander l'aumône pour les prisonniers. Elle établit, sur une des places publiques, de larges chaudières, qu'elle remplit de viande, de légumes et de riz. Quand ces objets sont cuits suffisamment, on pose les chaudières sur des charriots ornés de feuillages, qui

The Prisoner's Soup.

La Soupe des Prisonniers.

London, Published May 2, 1814 by Mess.rs Colnaghi & Co.

les conduisent aux portes des prisons (Voyez No. 2). Là les confrères distribuent à chaque prisonnier une copieuse portion de soupe au riz et aux légumes, un morceau de viande, et quelques livres de pain. Ces repas préparés par la bienfaisance, se répètent au moins tous les premiers dimanches de chaque mois, et aux principales fêtes de l'année : et l'on sait que ces fêtes sont nombreuses dans le culte catholique. Les prisonniers tombent-ils malades, une autre confrairie, celle de la Miséricorde, s'empresse de voler à leur secours. Elle entretient dans les prisons des infirmeries pour recevoir les malades, des gardiens pour les soigner, des officiers de santé pour les visiter et les traiter. Elle leur fournit abondamment tous les remèdes nécessaires, et tous les alimens qui leur sont prescrits. Son zèle compatissant ne s'arrête pas là ; elle leur procure des avocats pour défendre leur cause ; et lorsque le glaive de la justice vient à s'appesantir sur la tête d'un coupable, les confrères de la Miséricorde lui prodiguent toutes les consolations, tous les adoucissemens qui peuvent alléger son infortune: ils l'accompagnent jusqu'au dernier instant, et se chargent du soin de ses funérailles. Dans les trois jours qui s'écoulent entre le jugement et son exécution, un des confrères, appellé le Défenseur des Prisonniers, *Provedor dos Presos* (et c'est toujours un homme de la plus haute naissance) employe tout son crédit, tous ses moyens, toute son éloquence, pour attendrir le cœur du souverain, et obtenir la grâce du condamné, ou la commutation de la peine ; et presque toujours il réussit. La clémence est héréditaire dans la maison de Bragance, et cette touchante vertu, la première des rois après la justice, n'a nulle part brillé d'un plus bel éclat que sur le trône Portugais. Vous trouverez toujours à Lisbonne, et aujourd'hui plus que jamais, des délateurs prêts à dénoncer, un intendant-général de police pour faire arrêter les prévenus, des tribunaux pour les juger. Mais celui qui pardonnoit, celui qui seul en a le pouvoir, et qui toujours en avoit le désir, vous l'y chercherez, et vous ne l'y trouverez plus.

THE PRISONER'S SOUP.

DEBT in Portugal is never punished by imprisonment, and as the proportion of crimes committed there is not nearly so great as in most of the other European states, in England for example, it might naturally be inferred that the prisons there would be nearly empty. The reverse is however the case at Lisbon. This is attributable to the delay attending criminal process, to the defective execution of the laws, to the compassion, and perhaps also to the negligence of the magistrates; in short, to a sort of laxity which is evident in almost every branch of the public administration. The prisoners are very seldom ill-treated: the maxims of a religion all benevolence, and the mildness of the national character repress the brutality so natural to goalers and to guards, and temper the rigours of an occupation, which, as it is considered debasing, is seldom filled but by the dregs of mankind, and generally by criminals to whom a pardon has been granted after sentence. But if the prisoners have not ill-treatment to apprehend, those of them who have not resources within themselves, or who do not find them in the generosity of their relations and friends, are reduced to a very scanty pittance: the sum which the government allows for the subsistence of prisoners having been fixed at a very distant period, has become, in consequence of the progressive increase in the price of provisions, absolutely inadequate to that purpose, so that the daily ration of each individual is at this time reduced to some ounces of bread and a porringer of bad broth. The catholic religion however happily steps in to supply this deficiency by its admirable institutions, and finds the secret of pouring some consolation into those breasts wounded by misfortune or polluted by vice, and driven from the shelter of society. Innocent or guilty, countrymen or foreigners, christians or infidels, they are men—that is enough. A brotherhood, under the appellation of "*Brethren of Charity*," undertakes to procure alms for the prisoners. Coppers are set up in one of the public squares and filled with meat, vegetables and rice. When these are sufficiently cooked, the coppers are placed on carts, adorned with boughs, which convey them to the gates of the prisons (See the plate 2). There the brethren distribute to each prisoner a copious portion of rice and vegetable

soup, a piece of meat and some pounds of bread. These repasts, prepared by benevolence, are repeated the first sunday, at least, of every month, and on the principal festivals of the year, which, as is well known, occur rather frequently where the catholic religion is exercised. Are the prisoners sick, another brotherhood, that of "*Mercy*", hastens to their assistance. It maintains, within the prisons, infirmaries to receive, nurses to watch, officers of health to visit and attend them. It supplies them abundantly with every needful remedy, and with whatever is prescribed to them for diet. Its compassionate zeal does not stop there: it procures counsel to advocate their cause, and when the sword of justice is ready to fall upon the head of the guilty, the Brethren of Mercy lavish upon him every consolation, every comfort which can alleviate his woe. They attend him to the last moment, and take upon themselves the care of his funerals. In the three days which elapse between sentence and execution, one of the brotherhood, called the "prisoners' defender," *Provedor dos Presos* (and he is always a man of exalted birth) employs all his credit, his means, his eloquence to propitiate the heart of the sovereign and obtain the pardon of the malefactor or the commutation of his punishment, and almost always does he succeed: clemency is hereditary in the house of Braganza, and no where has this amiable virtue, the brightest ornament, after justice, of a crown, beamed with greater lustre than from the throne of Portugal.

There will always be found at Lisbon, and now more than ever, informers ready to denounce, a police magistrate to incarcerate, and tribunals to judge the criminal: but he who was accustomed to pardon, he who alone had the power, and always the wish to do it; he may be sought but will be sought in vain.

UNE PAUVRE FEMME ALLANT CHERCHER LA SOUPE A LA PORTE D'UN COUVENT.

Les Anglois pourvoient à la subsistance de leurs pauvres par une taxe très-considérable, imposée sur toutes les paroisses. On diroit qu'ils ont douté de leur propre vertu, et qu'à la vue de l'innombrable multitude d'indigens que renferment les trois royaumes, ils ont été persuadés que tous les trésors de la bienfaisance ne suffiroient jamais pour défendre tant de malheureux contre la faim. C'est pourquoi ils ont obligé chaque paroisse à nourrir ses pauvres, et ont élevé des espèces de prisons, sous le nom de maisons de travail, où l'indigent achète, au prix de sa liberté, un pain trempé de ses sueurs et des larmes de l'humiliation. En Portugal le législateur a eu plus de confiance dans la générosité nationale: et cette confiance n'a pas été trompée. Les pauvres n'y ont d'autre revenu fixe que la charité du public; mais cette ressource est inépuisable; et quelque grand que soit leur nombre, (car là comme partout ailleurs, les malheureux sont en majorité) quelque multipliés que soient leurs besoins, la charité suffit à tout. Cette vertu céleste forme un des traits les plus frappans du caractère des Portugais. Ils la doivent à cette religion sainte, qui a placé l'amour des hommes au premier rang des devoirs, et consacré la maxime que de grands bienfaits pouvoient couvrir de grandes foiblesses. C'est elle encore qui leur apprend à donner sans offenser, à ménager l'amour-propre, et jusqu'à la délicatesse de l'infortuné, à couvrir des noms les plus doux, l'amertume d'un refus que la nécessité arrache quelquefois. *Perdoe Irmaõ*, pardonnez, mon frère, dit le Portugais au pauvre qu'il ne peut pas secourir. Ce doux nom de frère s'applique particulièrement aux nécessiteux: on ne leur en donne jamais d'autre; et s'il n'est pas toujours possible d'exaucer leurs prières, du moins ne blesse-t-on pas leur oreille par des mots durs et injurieux, qui échappent si facilement à l'orgueil du riche, et qui sont si pesans pour le cœur du pauvre.

Tous les jours, à des heures réglées, tous les couvens, même ceux qui vivent d'aumônes, font distribuer de la soupe aux indigens qui se présentent. La femme peinte dans cette gravure se hâte d'arriver à la porte d'un de ces couvens

A Poor Woman going for Soup to the gate of a Convent.

Une pauvre femme allant chercher la Soupe à la porte d'un Couvent.

London Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & C.o

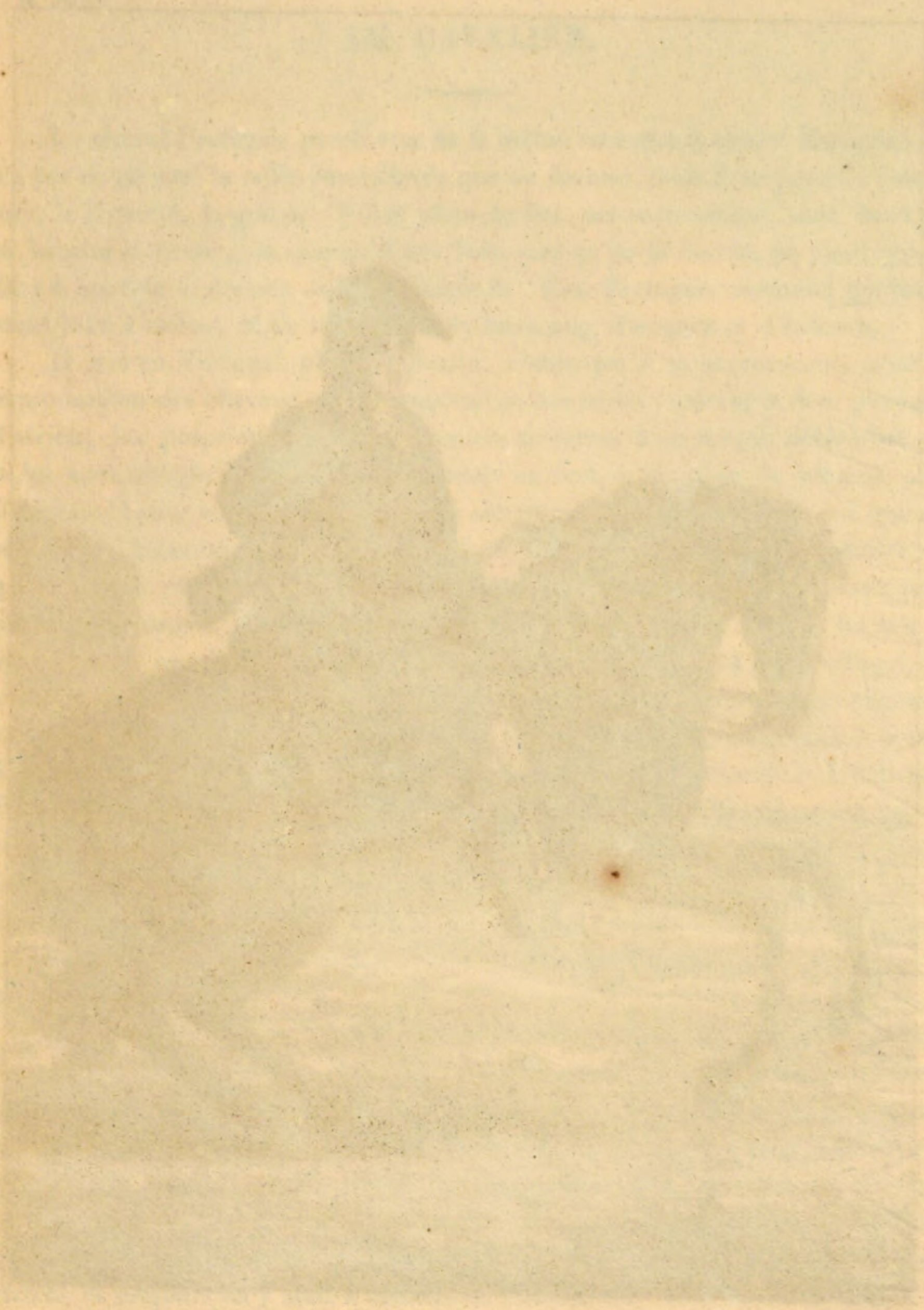
pour avoir part à la distribution. Cet exemple d'humanité donné par les religieux, est imité par les riches, qui le sont à leur tour par les classes inférieures. Tous veulent conquérir la palme de gloire que l'évangile promet aux miséricordieux. Voyez ce petit marchand: son trafic borné suffit à peine à ses besoins. Cependant, un jour par mois, et souvent un jour par semaine, il donne à sa porte, à tous les pauvres qui s'y trouvent, une aumône aussi modeste que lui. Et ce journalier, qui va gagner, à la sueur de son front, le pain qui doit nourrir sa famille, il ne craint pas d'ajouter encore à ses privations, pour avoir de quoi secourir le malheureux qu'il rencontre sur son chemin. Ils sont persuadés l'un et l'autre que la charité est le moyen le plus puissant d'attirer sur leur commerce et leur travail les bénédictions de celui qui a promis de récompenser jusqu'au verre d'eau offert en son nom. C'est ainsi qu'une chaîne non interrompue de bienfaits conférés et reçus unit toutes les classes de la société. C'est ainsi qu'à la voix sacrée de la religion, le cœur du riche s'ouvre sans cesse à la pitié, et celui du pauvre à la reconnoissance.

A POOR WOMAN GOING FOR SOUP TO THE GATE OF A CONVENT.

The English provide for the maintenance of their poor by a very considerable rate, levied upon every parish. One might suppose that they entertained doubts of their own virtue, and that, at the sight of the innumerable multitude of paupers contained in the three kingdoms, they felt persuaded that all the treasures of benevolence could never suffice to preserve so many wretches from want. On this account they have compelled each parish to support its own poor, and have erected a kind of prisons under the appellation of *work houses*, where, at the price of liberty, the pauper obtains bread, earned with toil and steeped in the tears of shame. The Portuguese legislature has reposed more confidence in the national generosity, and this confidence has not been misplaced. The poor of Lisbon have no certain dependence but on the charity of individuals; but this resource is inexhaustible, and however great their number,

(for there as elsewhere throughout the world misery is predominant) however multiplied their wants, "*charity never faileth.*" This celestial virtue forms one of the most prominent traits in the Portuguese character: they owe it to that holy religion which has placed the love of mankind in the foremost rank of duties, and sanctioned the maxim, that "*charity covers a multitude of sins.*" It is that moreover which instructs them to be liberal without ostentation, to avoid wounding the feelings and to soften the asperity of a refusal which necessity sometimes compels, by clothing it in the gentlest terms. "*Perdoe Irmão,*" Pardon me, my brother, says the Portugese to the poor man whom he is unable to relieve. This endearing appellation of *brother* is particularly used towards the indigent. They are never addressed by any other, and if it is not possible always to attend to their prayers, at least are their ears never wounded by those harsh or reproachful terms in which the pride of the rich is so apt to indulge, and which weigh so heavily on the heart of the poor.

Every day, at appointed hours, all the convents, those even which themselves subsist on charity, distribute soup to the poor who apply for it. The woman represented in this plate hurries to the gate of one of their convents to receive her share of the bounty. The humane example, thus set by the religious, is imitated by the rich who in their turn give the tone to the lower orders of society. All are anxious to obtain that crown of glory which the gospel promises to the merciful. See yon petty shop keeper.—Scarcely does his little trade suffice for the supply of his own wants, and yet, one day in every month, often in every week, he distributes to all the poor assembled at his door an alms as modest as himself. That labourer too who earns by the sweat of his brow the bread which is to support his family, he does not hesitate adding still more to his privations, that he may have wherewithal to assist the wretch whom he meets on the road. Both are persuaded that charity is the most efficacious means of drawing down upon their trade and their labour the blessing of him who has assured us that a cup of cold water given in his name shall not lose its reward. It is thus that an uninterrupted chain of benefits conferred and received unites all classes of society. It is thus that at the sacred voice of religion, the heart of the rich is always open to pity, while gratitude fills the bosom of the poor.



The Cavalier.

Le Cavalier.

London: Published May 2, 1814. by Mess^rs Colnaghi & C^o.

LE CAVALIER.

Le cheval Portugais paroît être de la même race que le cheval Espagnol : il n'a pas en général la taille aussi élevée que ce dernier, mais il en possède l'encolure, la légèreté, la grâce. Vif et plein de feu, ses mouvemens sont doux et sa bouche délicate ; et quoiqu'il soit bien rare qu'on le mutile, on vient cependant à bout de le dresser assez facilement. Les Portugais montent généralement bien à cheval, et s'y tiennent avec beaucoup d'aisance et d'aplomb.

Il y a en Portugal plusieurs haras, établis par le gouvernement, pour la reproduction des chevaux et la conservation des belles espèces ; et dans plusieurs districts, les propriétaires ou les fermiers de terres d'un revenu déterminé par la loi sont obligés d'élever et d'entretenir un certain nombre de jumens poulinières. Mais, soit que ces haras ne soient pas assez multipliés, soit que ces réglemens économiques soient imparfaits, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils soient mal exécutés, le Portugal ne produit pas assez de chevaux pour ses besoins usuels. L'Espagne y supplée en grande partie. Tous les ans un assez grand nombre de chevaux Espagnols sont introduits en Portugal, en dépit des lois prohibitives d'Espagne, qui défendent l'exportation des chevaux, et en dépit des gardes distribués sur la frontière pour en empêcher la sortie. Voici à peu près comme se fait ce commerce de contrebande. L'acheteur Portugais parcourt les écuries de l'Andalousie ; il y choisit les chevaux qui lui conviennent, en ajuste le prix et se retire. Le vendeur Espagnol se charge de tous les risques de l'exportation : c'est à lui de tromper la vigilance des gardes, de les écarter ou de les séduire. Lorsque les chevaux ont passé la frontière, et sont arrivés sur le territoire Portugais, alors, mais seulement alors, l'acheteur lui paye le prix convenu.

Le Cavalier représenté dans cette gravure est assis sur une selle rase qui depuis quelques années a remplacé la selle de manége dont jadis l'usage étoit général, mais il conserve encore les étriers de bois. C'est, comme on le voit, une espèce de caisse dans laquelle le pied du Cavalier entre, et d'où il sort avec la plus grande facilité. Si la forme de ces étriers n'est pas élegante, ce léger inconvénient est racheté par des avantages bien essentiels : jamais, quelqu'accident qui arrive, les pieds du Cavalier ne peuvent rester embarrassés dans ces étriers, et toujours ils y sont à couvert de l'humidité.

THE CAVALIER.

The breed of horses appears to be the same in Portugal as in Spain. The Portuguese horse is not in general equally tall, but is not inferior in point of carriage, of fleetness and of grace. Full of fire and activity, he unites an easy pace to a delicate mouth, and though mutilation is seldom practised, he is managed with considerable facility. The Portuguese in general ride well. They sit a horse with ease, and at the same time with firmness.

Several studs are established by the Portuguese government for raising horses and keeping up the fine breeds, besides which, in several districts, the landholders or renters of farms to a stipulated amount, are obliged to rear and maintain a certain number of breeding mares: but whether these studs are not sufficiently numerous, whether they are ill regulated, or whether, which is the most probable conjecture, the existing regulations are ill enforced, Portugal does not produce horses enough to supply the ordinary consumption. The deficiency is in a great degree made up from Spain, a considerable number of Spanish horses being every year introduced into Portugal in spite of the prohibitory laws of the neighbouring country, which forbid the exportation of horses and in spite of the guards which line the frontier for the purpose of intercepting them. This contraband trade is, for the most part, carried on in the following manner. The Portuguese buyer makes a survey of the Andalusian studs: he there selects the horses which suit him, settles the price and departs. The spanish seller takes the risk of exportation upon himself: it is his business to baffle the vigilance of the guards, to remove or to bribe them. When the horses have passed the frontier and arrived on the Portuguese territory, then and then only the buyer pays down the stipulated price.

The Cavalier represented in the annexed plate is seated on a close saddle, which has, for some years past, been substituted for the *selle de manége*, formerly in use. He still however retains the wooden stirrup, which is a sort of box into which the foot slips and out again with equal facility. If this stirrup has not to boast a very elegant shape, its clumsiness is more than compensated by the advantages which it possesses: happen what may, the foot of the Cavalier can never get entangled, and is always sheltered from wet.

The Rosary or the Litanies.

Le Rosaire ou les Litanies.

London Published May 2. 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

LE ROSAIRE OU LES LITANIES.

Il existoit jadis, dans presque toutes les villes de Portugal, une coutume religieuse dont l'origine est assez ancienne. Lorsque la cloche de l'*Angelus* du soir avoit annoncé le coucher du soleil, les habitans de chaque rue, sans sortir de leurs maisons, chantoient en chœur et en parties, soit le Rosaire, soit les Litanies de la Ste. Vierge. Les habitans d'un des côtés de la rue, guidés par celui d'entre eux qui avoit les plus vigoureux poumons, et la voix la plus sonore, entonnoient le chant; et ceux de l'autre côté y répondoient: cela s'appeloit *Rezar o Terco.* La douceur du climat qui permet de laisser presque toujours les fenêtres ouvertes, et ces fenêtres elles-mêmes qui n'étoient composées que d'un simple treillis en bois et à jour, favorisoient la pratique de cet acte de dévotion extérieure. Cet usage n'existe plus à Lisbonne depuis quelques années, et s'abolit graduellement dans les autres villes, à mesure que les arts et les lumières y pénètrent. On ne le retrouve plus guères que dans ces parties du royaume que leur éloignement et la difficulté des communications ont défendues jusqu'à présent contre l'influence de la capitale. Il en reste pourtant encore quelques vestiges même à Lisbonne. Souvent on rencontre, le soir, une troupe d'hommes revêtus de l'habit de leur confrairie qui suivent une bannière portée par l'un d'eux, et sur laquelle est peinte ou brodée l'image de la Vierge, ou d'un autre saint. Aux côtés de cette bannière marchent deux confrères portant chacun un long bâton, à l'extrémité duquel est fixée une lanterne; les autres suivent rangés sur deux files, et chantent en chœur le Rosaire ou les Litanies. Cet accord de voix ordinairement assez justes, qui coupent le silence de la nuit, ne seroit pas sans agrément pour l'auditeur placé à quelque distance, s'il n'étoit souvent interrompu par des vociférations, qui ne sont point du tout en unisson avec cette religieuse musique. Ce sont les cris de quelques-uns des confrères qui, tenant d'une main une espèce de torche qu'on appelle *archote*, et de l'autre un panier, se détachent sur les flancs, sur les derrières et en avant de la procession, pour demander l'aumône aux particuliers retirés dans leurs logemens. Le produit de ces aumônes est destiné à la construction et à l'entretien de la chapelle de la confrairie, ou employé à célébrer la fête du saint qui en est le patron. Il y a

même à cet égard une grande rivalité entre les différentes confrairies. C'est à qui célébrera la fête de son saint avec plus de magnificence. Dès la veille cette fête est annoncée à tout le voisinage par le chant joyeux des cloches, et proclamée dans la région des nuages par un grand nombre de fusées, qu'on a soin de lancer avant la chute du jour, apparemment pour que tout le monde puisse les voir. Le jour de la fête, le culte catholique déploie toute la majesté de ses pompes. L'église est nettoyée avec soin. Les murs intérieurs, les colonnes et les pilastres disparoissent sous des tentures de velours ou de satin cramoisi, garnies de franges et de galons d'or, et drapées avec élégance. L'autel couvert du linge le plus fin, rayonne de l'éclat de mille cierges, dont la lumière, réfléchie par les cristaux des lustres et la surface polie des candélabres d'argent, resplendit dans toutes les parties de la nef. Les fleurs qui parent l'autel mêlent leur parfum à celui de l'encens qu'on y brûle. Les vases qui servent au saint sacrifice sont tous d'argent, souvent de vermeil, et quelquefois même d'or, enrichis de diamans et de pierres précieuses. Les prêtres se revêtent des ornemens les plus riches et les plus somptueux. La musique de la messe, composée par les auteurs le plus célèbres, est exécutée par les artistes les plus fameux de la capitale, qu'on y rassemble à grands fraix. L'auguste cérémonie est toujours accompagnée d'un sermon que prononce un des prédicateurs les plus accrédités. C'est le plus souvent un religieux de quelque ordre mendiant, qui sort avec empressement de sa cellule pour venir distribuer le pain de la parole sainte à cette foule qui en est affamée. En descendant de la chaire évangelique, le moderne Chrysostome est conduit dans un salon, où l'attendent des rafraîchissemens délicats que l'on y a préparés pour restaurer la poitrine de l'orateur. Les chefs de la confrairie viennent l'y saluer, et ne manquent jamais de mêler aux complimens qu'ils lui adressent, quelques onces d'or, que l'humble cénobite manque aussi rarement d'accepter, non pas comme le prix de son sermon ; la parole de Dieu ne se vend point : mais comme un gage de la reconnoissance, et un signe de la componction de son bénévole auditoire.

THE ROSARY OR THE LITANIES.

A religious custom prevailed formerly in almost all the towns of Portugal, which took its rise at a very early period. When the bell of the "*messenger of night*" had announced the hour of sunset, the inhabitants of every street, without quitting their houses, were accustomed to sing in chorus and in parts the Rosary and the Litanies of the Blessed Virgin. The anthem was used to commence on that side of the street where some one of stronger lungs and a more sonorous voice than the rest gave the tone to his neighbours, and it was answered by a response from the houses opposite. It was called *Rezar o Terço*. The mildness of the climate which almost always permits windows to be open, and the windows themselves, composed as they are of a mere open lattice of wood work, were favourable to this "*al fresco*" act of devotion. This custom has been discontinued at Lisbon for some years past, and is gradually declining in the other towns, in proportion to the advance of civilisation and the arts. It is now scarcely ever met with but in those parts of the kingdom which, by their distance and the difficulty of communication with the capital, have not yet felt its influence. Some vestiges of it however still remain even at Lisbon: it is not uncommon to meet in an evening a number of men, clothed in the habit of their order and following a banner born by one of them, upon which the Virgin or of some other saint is worked or painted: two of the brotherhood walk on each side of this banner, each carrying a long stick, to the end of which a lanthorn is fastened the others follow, marching in double file, and sing in chorus the Rosary or the Litanies. This union of voices, thus breaking the silence of the night, and not in general without harmony, would not be disagreeable to any one listening at some distance, were it not often interrupted by vociferations which are not at all in unison with this religious music. Such are the cries of some of the brotherhood who, holding a kind of torch called "*archote*" in one hand, and a basket in the other, march at the sides, in the front and rear of the procession, to ask alms of the individuals who have betaken themselves to their homes. The produce of these alms is devoted to the building and maintenance of the chapel of the brotherhood, or laid out in

celebrating the festival of its patron saint. On this point a considerable rivalry subsists between the respective brotherhoods. Each is anxious to display most magnificence upon so interesting an occasion. The festival is announced to the whole neighbourhood on the preceeding evening by the joyful sound of bells, and the air is illumined by the flight of a great number of rockets sent up before the close of the day, in order that they may be visible to all. On the festive day all the pomp and majesty of the catholic religion are displayed. The church is carefully cleaned: the internal walls, the columns and pilasters are concealed under hangings of velvet or crimson satin, adorned with fringes and gold lace, and arranged in the most elegant draperies. The altar, covered with the finest linen, shines with the splendor of a thousand tapers, whose radiance, reflected by the chrystal of the lustres and the brilliant surface of the silver candlesticks, illuminates every part of the nave. The flowers which adorn the altar mingle their perfumes with the incense which is burnt there: the vessels which are used on this sacred occasion are all of silver, often of silver gilt, and sometimes even of gold, enriched with diamonds and precious stones. The priests are clothed in the richest and most sumptuous garments: the music of the mass, prepared by the most celebrated composers, is performed by the first professors in the capital, who are engaged at an enormous expence. The august ceremony is always accompanied by a sermon, delivered by one of the preachers most in vogue. This is generally a religious of some mendicant order who rushes from his cell to come and distribute the bread of life to the hungry multitude. On quitting the pulpit, this modern Chrysostom is conducted to an apartment where an elegant collation, prepared to recruit his exhausted powers, awaits him. The principals of the brotherhood come there to salute him, and never fail to mingle with the compliments they pay him, ounces of gold, which the humble anchoret as seldom fails to accept, not as the price of his sermon, for the word of God is not sold, but as a pledge of the gratitude, and a token of the compunction of his benevolent auditory.

A Young Woman in her great Coat.

London, Published Feb.y 1.st 1812, by Mess.rs Colnaghi & Co. 23, Cockspur Street.

JEUNE FEMME ENVELOPPÉE DANS SA CAPOTE. (REDINGOTTE.)

Il n'y a guères plus de 20 ans qu'une femme de Lisbonne n'auroit pas osé sortir à pied, même au cœur de l'été, sans être enveloppée d'une bonne et large redingotte de drap, ou d'une flanelle appellée *Baetaò*, la tête couverte d'un mouchoir de mousseline, ou de linon, dont les bouts venoient s'attacher sous le menton, ou se croiser sur la poitrine. Mais la grande affluence d'étrangers que le commerce a conduits à Lisbonne depuis une vingtaine d'années, a produit un changement très-sensible dans les habillemens des dames. La capote et le mouchoir ont été abandonnés à la moyenne classe du peuple, et les femmes un peu riches, et à la mode, ne s'en servent plus que par occasion, et quelquefois le soir quand elles vont à la promenade, ou faire quelques visites d'amitié.

A YOUNG WOMAN WRAPPED UP IN HER GREAT COAT.

It is now little more than 20 years since the custom at Lisbon would not allow a woman to venture out on foot, even in the midst of summer, without being wrapped up in an ample great coat, made of cloth, or of a flannel called *Baetaò*, and having the head covered with a muslin or lawn handkerchief, tied under the chin, or crossed over the breast: but within these twenty years a visible change has taken place in the dress of the ladies, occasioned by the great influx of strangers resorting to Lisbon on commercial or other motives. The great coat and handkerchief have been abandoned to the middling class of people; and ladies of fortune and fashion wear them only occasionally, and sometimes in the evening when they walk, or pay a friendly visit.

Females going to Church, or Visiting.

London, Published Feb.y 1.st 1812. by Mess.rs Colnaghi & Co. 23, Cockspur Street.

FEMMES QUI VONT A L'ÉGLISE, OU EN VISITES.

CETTE gravure reprèsente trois femmes qui vont à l'église ou en visite, la fille, la mère, et la suivante ; elles marchent à la file, et dans l'ordre indiqué ci-dessus. C'est ainsi que cela se pratiquoit invariablement à Lisbonne avant le tremblement de terre de 1755 ; et si le mari étoit de la compagnie, il précédoit de quelques pas la file des dames, et étoit lui-même précédé par ses fils, dans le même ordre. Depuis cette époque on a abandonné cette marche compassée et aujourd'hui les femmes un peu distinguées par leur état, ou par leurs richesses ne sortent guères qu'en voiture. Quand elles sortent à pied, ce qui est extrêmement rare, à cause de la malpropreté presqu'habituelle des rues, elles ne vont jamais seules, non plus que les femmes des classes inférieures. Les premières sont toujours suivies par un ou plusieurs laquais : les autres sont accompagnées par leur servante, une parente, ou un vieille femme, qui en tient lieu, en proportion de leurs moyens.

WOMEN GOING TO CHURCH, OR VISITING.

THIS plate represents three women going to Church, or to pay visits, the daughter, the mother, and the servant ; they follow each other, in the above mentioned order. This was the invariable practice at Lisbon before the earthquake in 1755 ; and if the husband was of the party, he preceded the ladies, some paces, and was himself preceded by his sons, in the same order. Since that period, these formal manners have disappeared, and at present, ladies of rank or fortune, seldom go out but in their carriage : when they walk, which is very seldom, on account of the habitual uncleanliness of the streets, they are never alone, and this is also the case with those of a lower class : the former are always followed by one or more footmen ; the latter are attended by their maid-servant, a female relation, or an old woman, according to their circumstances.

A Countryman in the environs of Lisbon.

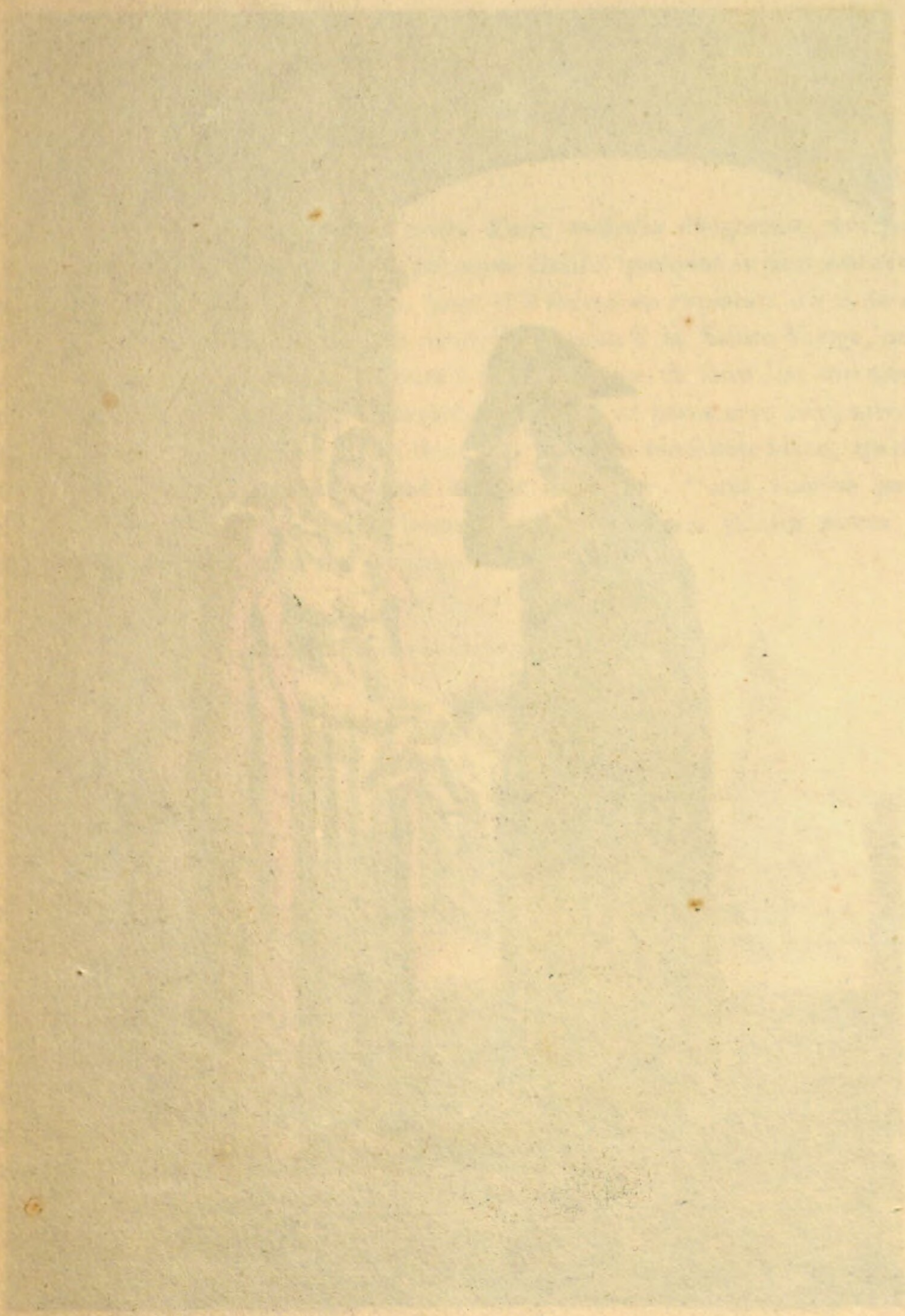
London. Published Feb.y 1.st 1812. by Mess.rs Colnaghi & Co. 23. Cockspur Street.

PAYSAN DES ENVIRONS DE LISBONNE.

Les pluies qui tombent en Portugal, pendant l'hiver, sont si violentes, qu'on emploie toutes sortes de moyens pour s'en garantir. De là vient l'usage de ces grands manteaux à chaperon, dont les Portugais se servent dans les voyages. Il est des paysans dans les différentes provinces qui ont remplacé ces manteaux par un moyen plus économique, et non moins sûr. Ce sont des espèces de redingottes de paille, appellées *Croças*. Les brins de paille sont attachés et tissus ensemble comme de la frange ; on place plusieurs rangs de cette frange les uns au-dessus des autres en forme de toît ; ce qui donne un abri impénétrable à la pluie, quelque soit sa violence ou sa durée. Ces redingottes sont très-légères ; les bergers s'en servent, et plusieurs officiers Anglois qui les ont adoptées, en ont senti tout l'avantage.

PEASANT OF THE NEIGHBOURHOOD OF LISBON.

The rains which fall in Portugal, during the winter, are so heavy, that the inhabitants adopt various methods to shelter themselves from their violence. From thence the use of those large cloakes *à chaperon*, which the Portuguese wear when travelling. Some peasants in the different provinces have substituted to those cloaks, a more economical covering and not less effectual ; this is a kind of straw great coat, called *Croças*. The straw is connected and wove together, as fringe ; several borders of this fringe are placed one over the other aslant, which forms an impenetrable defence against rain, however continued or violent. These great coats are extremely light ; the shepherds make use of them, and several English officers who have adopted them, have fully appreciated their utility.



A Lady doing Penance.

London, Published Feb.y 1.st 1812, by Mess.rs Colnaghi & Co. 23, Cockspur Street.

LA PÉNITENTE.

Souvent une femme, soit dans le cours d'une maladie dangereuse, soit pour la conservation, ou le retour d'une personne chérie, quelquefois pour retrouver un objet précieux qui a été perdu, peut-être même en expiation d'une de ses fautes qui naissent de la fragilité du cœur, a fait vœu à la Sainte Vierge, ou à quelque saint, et c'est presque toujours à Saint Antoine, de faire dire une messe du produit des aumônes qu'elle recevroit. On la voit ici parée avec soin, suivant son état, mais les pieds nus. Elle tient à la main un mouchoir blanc, qu'elle présente aux passans, en se bornant à leur demander, "*une aumône pour une Messe promise.*" Un jeune homme y jette quelques petites pièces de monnoie, en ôtant poliment son chapeau.

THE PENITENT.

It frequently occurs that a woman in a dangerous sickness, or for the preservation of a beloved friend, makes a vow to beg, and to have a mass said with the alms she may receive. These vows are also made for the recovery of some valuable article she may have lost, or perhaps in expiation of a tender weakness, and they are made to the Virgin, and very frequently to St. Anthony. The female here represented is a woman of condition, neatly dressed, but barefooted. She has in her hand a white handkerchief, which she presents to the passengers, asking "for alms for the promised mass." A young man drops into it a piece of money, politely uncovering.

A Lady of Coimbra in Mantilla.

London Published Febr.y 1.st 1812, by Messrs. Colnaghi & Co. 23, Cockspur Street.

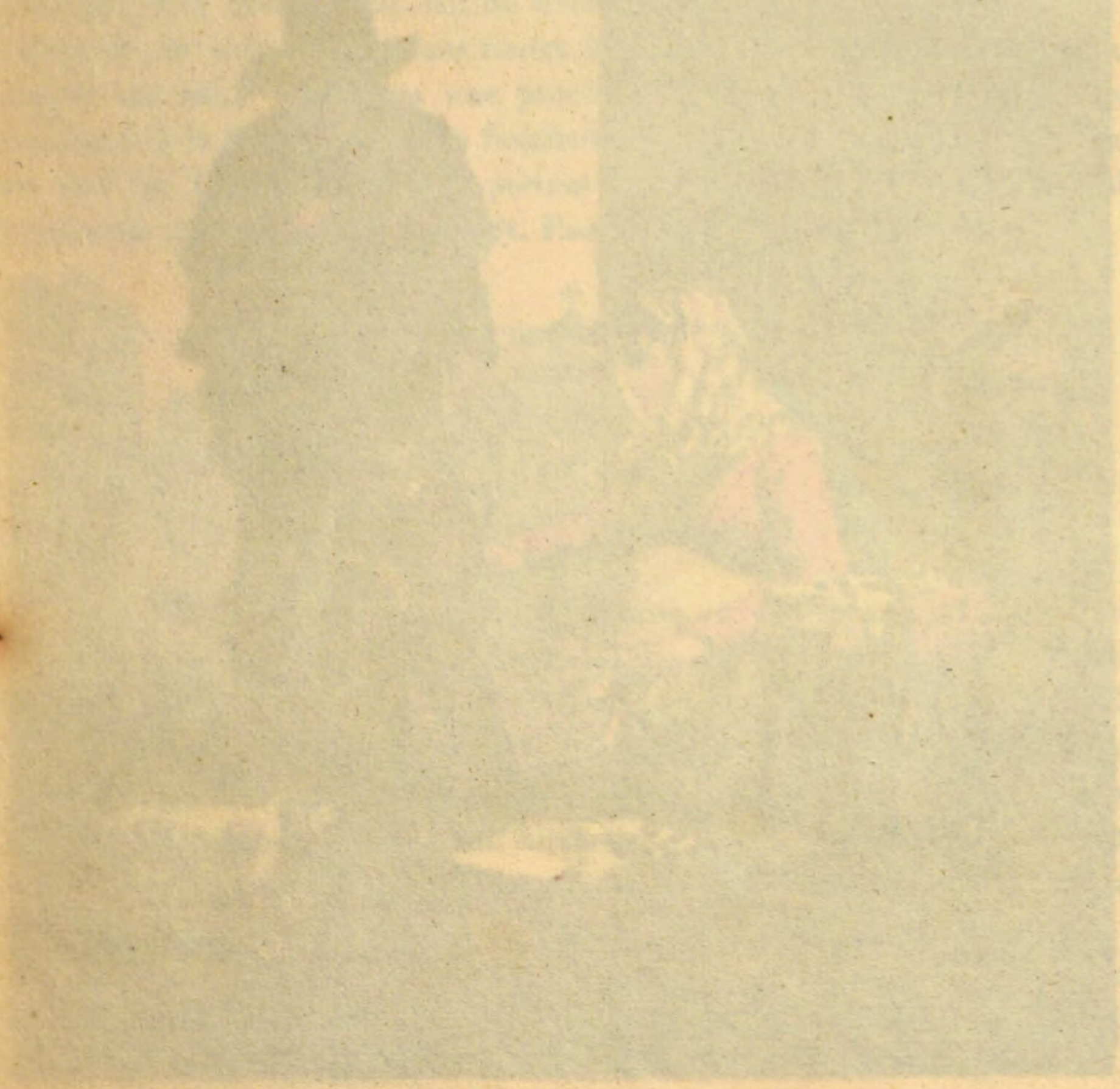
DAME DE COIMBRE EN MANTILLE. (MANTILHA.)

On retrouve en Portugal, aussi bien qu'en Espagne, surtout dans l'intérieur du Pays, plusieurs coutumes que les Maures y ont laissées. On doit peut-être compter dans ce nombre, l'usage des Mantilles. C'est un ajustement de soie, ou d'une autre étoffe légère, que prennent les femmes pour aller soit à la promenade, soit en visites, et surtout à l'Eglise. C'est un très-grand voile noir dont la forme est la même dans toutes les provinces à quelques légères différences près. La partie de ce voile qui couvre la tête se termine par une pointe très-allongée dont les dames se servent avec beaucoup d'art, pour cacher, ou pour découvrir leur figure, en proportion de leurs attraits, ou de leur modestie. A Lisbonne les dames ne portoient point de mantilles : mais avant le tremblement de terre de 1755, elles ne sortoient jamais que vêtues en noir, la tête couverte d'un grand voile de soie noire, appelé *Manto*, qui s'attachoit à la ceinture par un ruban, et se terminoit par une longue queue qui traînoit à terre. Cet ajustement fut remplacé par la capote et le mouchoir, (voyez No. 1.) qui eux-mêmes ont fait place aux chapeaux de paille, aux voiles de dentelle, de gaze et autres parures étrangères : de sorte qu'aujourd'hui les femmes de quelque distinction sont vêtues à Lisbonne, comme celles du même rang le sont à Londres et à Paris. Elles suivent exactement les modes de ces deux Capitales, et les embellissent quelquefois.

A LADY OF COIMBRA IN A MANTLE.

Several Moorish costumes are still to be met with in Portugal as well as in Spain, but more particularly in the interior of the country. The use of Mantles (*Mantilha*) may perhaps be classed in the number of them. The

mantle is a dress of silk, or any other light stuff: and is worn by women walking, visiting, and more particularly at church; it is a very large black veil, the form of which is the same, or nearly so in all the provinces. That part of the veil which covers the head, is terminated by a very long peak, which the ladies make use of with much art, to hide or uncover their face according to their beauty or modesty. Mantles are not worn at Lisbon, but before the earthquake in 1755, women never went abroad except in black, and with their head covered with a large black silk veil, called *Manto*, which was tied to the waist by a ribband, and terminated in a long train that swept the ground. This dress was set aside for the great coat and handkerchief (see No. 1), which in their turn were succeeded by straw hats, veils of lace or gauze, and other foreign habiliments: so that at present, women of a certain rank at Lisbon are dressed similar to those of the same class at London or Paris, ; the fashions of these two capitals, are closely imitated and sometimes improved.



A Woman roasting Chesnuts.

London, Published Feb.y 1.st 1812, by Mess.rs Colnaghi & C.o 23, Cockspur Street.

LA ROTISSEUSE DE CHATAIGNES.

C'est une de ces femmes, comme on en rencontre a Lisbonne, dans presque tous les coins de rue. Elles vendent aux passans des châtaignes qu'elles font rôtir à fur et à mesure du débit. Leur attirail se compose d'un petit fourneau en terre cuite, d'un pot de la même matière percé au fond et sur les côtés de plusieurs trous, et d'une espèce d'éventail de la forme représentée dans la gravure. Cet éventail est fait de feuilles de palmier, et sert de soufflet; on l'emploie au même usage dans toutes les cuisines. Pendant la cuisson elles jettent sur leurs châtaignes une pincée de gros sel qui leur donne un duvet semblable à la fleur de la prune fraichement cueillie. Auprès de cette femme on voit un Galicien (Galego) portant un sac vuide. Le fond du tableau représente une rue près l'Arc de St. Paul, appelé l'Arc du Marquis.

THE CHESNUT ROASTER.

This is one of those women, who are seen at the corners of almost every street in Lisbon. They sell chesnuts to the passengers, which they roast as fast as demanded. Their implements consist in a little earthen stove, and pot with holes in the bottom and sides, and a kind of fan, of the form represented in the plate; this fan is made of palm-leaves, and serves as bellows; it is made use of for the same purpose in all kitchens. Whilst the chesnuts are roasting, a few grains of salt are thrown over them, which gives them a down similar to the bloom on a plumb fresh gathered. The figure near the woman is a Galician (Gallego) with an empty sack on his shoulders: the back ground of the print represents a street near St. Paul's Arch, called the Marquis's Arch.

A Girl of the Alentegio fetching Water.

London Published Feb.y 1.st 1812, by Mess.rs Colnaghi & C.o 23, Cockspur Street.

JEUNE PAYSANNE DE L'ALEMTEJO.

C'est une jeune fille qui va chercher de l'eau à la fontaine Le vase dont elle se sert, et qui s'appelle *Cantaro*, est de forme antique, et fait d'une terre rougeâtre, assez légèrement cuite pour laisser l'eau suinter à travers les pores : ce qui lui conserve une agréable fraîcheur. On porte ce vase ou sous le bras, appuyé sur la hanche, ou plus ordinairement sur la tête. Cette jeune fille a les jambes et les pieds nus, mais très-propres ; tant elle prend soin de les laver souvent. Elle se couvre la tête avec son mantelet pour se garantir soit de la pluie, soit des gouttes d'eau, que le balancement de la marche peut faire jaillir hors du vase. Ce mantelet fait d'une étoffe de laine ordinairement teinte en bleu clair, et bordé tout autour avec un ruban de couleur un peu tranchante rappelle, quand on l'examine avec attention, à peu près la forme et la coupe de celui que les Dames Angloises ont adopté depuis quelque tems, et qu'elles nomment mantelet Espagnol, *Spanish Mantle*.

Le fond de l'estampe représente deux femmes de la même province qui causent ensemble.

A PEASANT GIRL OF THE ALENTEJO.

The figure before us is that of a young girl going to draw water at the fountain. The vessel she makes use of, and which is called *Cantaro* is of an antique form, and made of a reddish earth, half burnt in order to allow the water to filter through the pores: by which means it preserves an agreeable freshness. They carry this vessel under the arm, resting on the hip, or more usually on the head. The young girl has her legs and feet bare, but perfectly clean, on account of her attention to wash them frequently. She covers her head with her mantle to shelter herself from the drops of water, which in

walking may escape from the vessel. This mantle, made of a woolen cloth generally dyed light blue, and edged round with a ribband of rather a striking colour, when examined with attention, reminds one, by its form and shape, of those which the English ladies have lately adopted, and which they call Spanish mantles.

In the back ground are seen two women of the same province, conversing together.

A sick Woman going to the Hospital.

London, Published Febr.y 1st. 1812, by Messrs. Colnaghi & Co. 23, Cockspur Street.

FEMME QUE L'ON PORTE A L'HOPITAL.

En Portugal comme dans les autres pays Chrétiens, les Pauvres dans leurs maladies ont pour ressource l'Hôpital : mais, ce qui n'arrive peut-être pas partout ailleurs, c'est que tous les pauvres, quelques soient la religion qu'ils professent, et la Nation à laquelle ils appartiennent, sont admis et traités indistinctement dans les Hôpitaux de Lisbonne. On les y transporte ordinairement dans une chaise à porteurs que l'Hôpital envoie à cet effect. Néanmoins dans le cas d'un danger trop pressant, ou d'une distance trop éloignée, on place la personne malade sur une chaise renversée, dont le dossier lui sert alors de marchepied ; tel qu'on le voit représenté dans cette gravure : deux portefaix saisissent cette chaise avec leurs cordes, et emportent la malade, comme un ballot de marchandise.

A WOMAN CARRIED TO THE HOSPITAL.

In Portugal as in other Christian countries, the refuge of the poor in sickness is the Hospital: but, what is perhaps not the case in every other country, is that the poor indiscriminately, of all nations and religions, are admitted and treated without distinction in the Hospital of Lisbon. They are usually carried there in sedan-chairs, sent from the Hospital for that purpose. Sometimes however in cases of urgent danger, or on account of distance, the patient is placed on an inverted chair, the back of which serves as foot board; as may be seen by reference to the plate; and in this manner is carried to the Hospital, by two porters, who lay hold of the chair and carry off their burthen like a bale of merchandize.

A Peasant of the Neighbourhood of Lisbon

(called Saloia.)

London Pub.d July 15 1812 by Mess.rs Colnaghi & C.o 23 Cockspur Street.

PAYSANNE DES ENVIRONS DE LISBONNE, QU'ON APPELLE (SALOIA).

CETTE femme va vendre du lait à la ville, montée sur un cheval, qui porte dans deux paniers de grandes cruches de fer blanc, où est contenu le lait. Un petit pot en terre cuite lui sert à mesurer sa marchandise. Elle est assise à cheval d'une manière absolument opposée à celle dont s'y placent les dames Angloises, puisqu'elle a le côté gauche tourné vers la tête de sa monture, et que c'est de la main gauche qu'elle tient les rênes pour la conduire. Des bottines de cuir dont le talon est fort élevé lui servent de chaussure. Sa tête est ornée d'un bonnet de velours noir, appellé *Carapuça*, qui se termine en pointe. Ce bonnet est ordinairement recouvert à moitié d'un mouchoir dont les bouts viennent s'attacher sous le menton.

A PEASANT OF THE NEIGHBOURHOOD OF LISBON, CALLED (SALOIA).

THIS woman on horseback is represented as going to town to sell milk. She has two baskets, each containing a large tin pail, in which it is held. A little earthen vessel serves to measure it out. She is seated on her horse in a manner exactly the reverse of that in which the English ladies ride, her left side being turned towards the head of the animal, and it is with her left hand she holds the rein. She wears small high heeled boots, and a black velvet bonnet, called *Carapuça*, which terminates in a point. This bonnet is usually half covered with a handkerchief which ties under the chin.

Waggons, made use of at Lisbon.

London Pub. July 15. 1812 by Mess.rs Colnaghi & C.o 23 Cockspur Street.

CHARRIOTS EMPLOYES A LISBONNE POUR LES TRANSPORTS.

A Lisbonne et dans toutes les Provinces au Nord du Tage, les voitures qu'on emploie, soit pour les travaux rustiques, soit pour les besoins du commerce, ressemblent parfaitement au charriot représenté dans cette gravure. Il est très-lourd, et d'une construction fort grossière. Les roues sont basses, pleines et fixées à l'essieu de bois, qui tourne avec elles. On y attelle deux bœufs, dont le joug, qui tient aux cornes par une courroye, conserve cependant la liberté de jouer sur le col de l'animal. Les bandes des roues étant très-étroites, ruinent promptement et les chemins et les pavés. Le gouvernement a tenté plus d'une fois d'améliorer la forme de ces charriots ; mais il a trouvé des obstacles insurmontables, et dans l'attachement des paysans à leurs anciens usages, et dans la nature des chemins ruraux, qui ne permettent guères l'emploi d'autres voitures. Ces charriots sont de la plus haute antiquité. Ils produisent dans leur marche un bruit aigu et désagréable, qui rappelle les *Stridentia Plaustra* de Virgile, et que les Portugais expriment par un mot assez imitatif, *Chiar*.

A la rive gauche du Tage, la nature du terrein, qui est en général plat et sablonneux, a permis d'y admettre des charrettes avec des essieux fixes et des roues à rayons comme dans le reste de l'Europe.

WAGGONS MADE USE OF AT LISBON.

At Lisbon and in all the Provinces north of the Tagus, the carriages employed, either in agriculture or commerce, exactly resemble in shape the waggon in the annexed plate. They are of a heavy, rude construction, with low massive wheels fixed to a wooden axle-tree, which turns with them. Two oxen

are yoked to this machine, and the yoke which is attached to their horns by a strap, is allowed sufficient liberty to play on the neck of the animal. The narrow wheels quickly destroy the roads and pavements. The Portuguese government has often endeavoured to improve the form of these carriages; but has hitherto met with insurmountable obstacles, in the attachment of the peasants to their ancient customs, and in the nature of the cross country roads, that hardly admit of the use of any other substitute. These carts date from the most remote antiquity. In motion they create a harsh disagreeable noise, that recalls to the mind the *Stridentia Plaustra* of Virgil, and which in the language of the country is happily expressed by a word imitative of the sound, *chiar*.

On the left bank of the Tagus, the nature of the country, which is in general flat and sandy, has favoured the introduction of carts with fixed axle-trees, and of wheels with spokes, as in the rest of Europe.

A Peasant, of the Neighbourhood of Mafra.

London Pub.d July 15. 1812 by Mess.rs Colnaghi & Co.s 23 Cockspur Strat.

PAYSAN DES ENVIRONS DE MAFRA.

Les Paysans de Mafra aussi bien que ceux des bords du Tage portent, au lieu de chapeaux, des bonnets de laine de différentes couleurs, très-pointus. Ils tiennent ordinairement à la main de très-longs bâtons appelés *Cajados*, et vont presque toujours la jambe nue, excepté cependant la partie supérieure qui est négligemment recouverte par l'extrémité d'un caleçon de toile, qui dépasse beaucoup la culote. Le paysan représenté dans cette gravure est un marchand de bled qui se tient sur le place de Mafra, ayant à ses pieds un sac de bled et un vaisseau de bois de forme carrée, appelé *Alqueire*, qui est la mesure du Pays. On aperçoit dans le lointain le Palais-Couvent de Mafra.

A PEASANT OF THE NEIGHBOURHOOD OF MAFRA.

The peasant of Mafra as well as those of the banks of the Tagus wear, instead of hats, pointed woollen caps of different colours. They usually carry a long stick called *cajado*, and are almost always bare legged, except however the upper part, which is negligently covered with a part of the drawers which comes below the knee. The peasant in the annexed plate is a dealer in corn, and is standing in the public square of Mafra, having at his feet a sack of wheat, with a square wooden box, called *alqueire*, which is the measure of the country.

At a distance is seen the Palace and Convent of Mafra.

A Petty Beau.

Elégant du menu peuple.

London: Published July 15.th 1812 by Mess.rs Colnaghi & C.o 23 Cockspur Street.

ÉLÉGANT DU MENU PEUPLE.

Ce tablcau représente un élégant de la classe du peuple. Il porte un chapeau à trois pointes, pour se donner un air militaire, tient à la bouche un cigare, et s'enveloppe dans un large manteau à manches, qu'il porte dans toutes les saisons. Il y a bien peu d'années que ce manteau a cessé d'être d'un usage général à Lisbonne. Les gens du bon ton l'ont abandonné, pour suivre les modes étrangères ; mais le peuple le conserve avec un attachement, que la nature du climat et les préjugés du pays se réunissent pour fortifier. L'homme du peuple trouve un préservatif pour sa santé dans ce manteau qui le garantit des passages subits du chaud au froid, aussi communs à Lisbonne, dans toutes les saisons, qu'ils y sont dangereux. Il y trouve aussi un menagement pour son amour-propre ; puisque sous ce manteau il peut emporter en cachette et les instrumens de son métier, et des provisions pour sa famille, qu'un préjugé bien ridicule ne lui permettroit pas de porter à découvert, sans l'exposer à rougir aux yeux de ses égaux.

A PETTY BEAU.

In the adjoining plate is delineated a beau, taken from the lower orders of the people. He wears a cocked hat to preserve a military appearance, has in his mouth a segar, and is wrapped up in a large cloak with sleeves, which he wears in all seasons. A few years only have elapsed since this cloak was generally worn at Lisbon ; it is now no longer fashionable, as foreign modes have prevailed : but the people still continue to preserve it with a tenacity that the nature of the climate and their prejudices equally concern to fortify.

In their cloak they find a preservative of health; it checks the injurious influence of those sudden transitions from heat to cold, so common at Lisbon in all seasons, and as dangerous; it is also useful to the wearer in another point of view, by proving a screen to his vanity; under this cover he may carry without observation the implements of his trade, and provision for his family, which through a most ridiculous prejudice he could not do openly, without exposing himself to the ridicule of his companions.

The Water Carrier. (Agoadeiro.)

Le Porteur d'eau.

London Published May 2 1814 by Mess.rs Colnaghi & C.o

LE PORTEUR D'EAU. (*AGOADEIRO.*)

Les eaux n'arrivent pas à Lisbonne, comme à Londres, par des canaux qui les distribuent dans toutes les rues et dans toutes les maisons. La partie orientale de Lisbonne est approvisionnée par les sources qui naissent au pied de cette chaîne de hauteurs, à l'extremité de laquelle est placé le château, et qui alimentent un nombre suffisant de fontaines publiques, pour la dépense de cette partie de la ville. Les besoins de la partie occidentale, qui est la plus populeuse et la plus étendue, ont contraint d'aller chercher des eaux jusqu'à la distance de 15 à 16 milles (environ 4 lieues du pays). Ces eaux prises, ménagées et conduites avec le plus grand art, sont rassemblées dans un superbe aqueduc construit sous le règne du Roi D. Jean V, qui a résisté au tremblement de terre de 1755, et qui les porte à Lisbonne, et les verse dans un vaste réservoir, ou château d'eau, situé à l'extrémité nord de la ville. Delà elles sont réparties, par des canaux secondaires dans une quarantaine de fontaines publiques répandues en divers quartiers. A chacune de ces fontaines qu'on appelle *Chafariz*, est attaché un certain nombre de porteurs-d'eau (*Agoadeiros*). Ils sont munis d'un petit barril en bois, lié par des cerceaux de fer, et garni, à l'un de ses bords latéraux d'une poignée en fer, qui sert au porteur à enlever le barril, et à le fixer sur son épaule; comme on le voit dans la gravure. Ils parcourent les rues en criant *Agoa* (de l'eau); et les particuliers les appellent à volonté, moyennant une légère rétribution. Ces porteurs d'eau, qui sont presque tous Galiciens, jouissent de quelques priviléges, et sont soumis à une certaine discipline. On leur donne, pour marque distinctive, une plaque en cuivre, où sont estampées les armes de la ville, et qu'ils portent ordinairement en sautoir, suspendue à une lanière du cuir, (voyez la Gravure). Chaque soir en se retirant, ils sont tenus d'emporter chez eux leur barril rempli d'eau, comme précaution en cas d'incendie. Quand le feu prend à quelque maison, soit de jour, soit de nuit, l'église la plus voisine commence à sonner le tocsin, qui est bientôt répété, de proche en proche, par les cloches de toutes les églises de la ville. A ce signal, les porteurs d'eau armés de leurs barrils, se rendent incontinent à leurs fontaines respectives. Ils y trouvent leur chef, appelé *Capataz*, portant en main un long bâton, comme marque de sa dignité, qui les conduit promptement et en ordre au lieu de l'incendie, où ils sont employés, jusqu'à totale extinction du feu, à fournir l'eau nécessaire à la dépense des pompes, sous la direction d'un chef général, auquel tous les autres sont soumis.

AGOADEIRO. (THE WATER-CARRIER.)

WATER is not brought to Lisbon, as to London, by pipes which convey it to every street and every house. The eastern quarter of Lisbon is furnished by means of springs, which rise at the foot of that chain of heights at the extremity of which the castle is built, and which supply a number of fountains sufficient for the consumption of this part of the town. To provide for the wants of the western quarter, which is the most populous and extensive, water is brought from a distance of between 15 and 16 miles, about 4 leagues. The water, collected and carried there with great ingenuity, is received into a superb aqueduct, constructed in the reign of King John V, and which survived the earthquake of 1755. This conveys it to Lisbon, and there empties it into a vast reservoir situated at the northern extremity of the city: from thence it is distributed by smaller channels into forty public fountains. To each of these fountains, which are called Chafariz, is attached a certain number of water carriers (Agoadeiros). Each of them is furnished with a small wooden barrel, hooped with iron, and on one side of which is an iron handle, by which the carrier lifts the barrel and places it upon his shoulder, as may be seen by a reference to the plate. They go through the streets crying *Agoa* (water); and the inhabitants stop them as they have occasion, giving them a trifling remuneration. These water-carriers, who are almost all Galicians, enjoy some privileges, and are subject to certain restrictions. As a mark of distinction, a plate of copper is given to them, upon which the city arms are engraven, and which they generally wear as a badge, suspended by a piece of leather. Every night on returning home, they are compelled to take away their barrel filled with water, as a precaution in case of fire. When a house takes fire, whether in the day-time or at night, the nearest church begins to sound the alarm bell, which is quickly repeated, in succession, by the bells of all the churches in the city. At this signal, the water carriers, armed with their barrels, immediately repair to their respective fountains: there they find their chief, called *Capataz*, carrying a long staff in his hand, as a mark of dignity, who conducts them with promptitude and regularity to the spot of the fire, where they are employed, till it is entirely extinguished, in furnishing the water necessary for the supply of the engines, under the direction of a superior chief, to whom all the others are subject.

The Street Porter.

Le Porte-Faix.

London: Published May 2. 1814. by Mes.rs Colnaghi & C.o

LE PORTE-FAIX.

Ce sont encore, pour la plupart, des habitans de la Galice (Galegos), qui viennent faire à Lisbonne le métier de porte-faix et de commissionaires; à-peu-près comme les Irlandois le font à Londres, et les Savoyards à Paris. Ces hommes d'une constitution robuste et nerveuse abandonnent leur patrie d'assez bonne heure pour se rendre à Lisbonne, et s'y livrer aux travaux les plus durs et les plus pénibles. Ils y mènent une vie aussi laborieuse que frugale; et lorsqu'au bout de quelques années, ils ont, à force d'industrie, de sueurs, et d'économie, amassé un petit pécule, la plupart s'en retournent dans leur pays, pour y jouir du fruit de leurs travaux. Ils sont en général d'un fidélité sur laquelle on peut se reposer. Le porte-faix représenté dans cette gravure, a l'une des épaules couverte d'un sac qui lui sert à porter les objets peu volumineux dont on veut le charger. Il tient sur l'autre un bâton gros et fort, auquel pendent une corde et un petit coussin fait d'un tissu de cordes, en forme de fer à cheval. Cet attirail lui sert à transporter les gros fardeaux : tels que caisses du sucre, sacs de coton, pipes de vin, ou d'huile, &c. Dans ce cas, deux portefaix se réunissent. Ils placent entre eux l'objet qu'ils doivent emporter, l'embrassent avec leur corde, qu'ils passent sur le milieu de leur gros bâton, s'enveloppent la nuque du col avec leur coussin, et y posent chacun une des extrémités du bâton, qu'ils saisissent avec une de leurs mains. C'est ainsi que l'on transporte les marchandises, des cales et quais, où les vaisseaux les déposent, dans les magasins de la douane, et de ceux-ci, dans ceux des particuliers. Quand la pesanteur des objets excède les forces de deux hommes, ils se réunissent en plus grand nombre, mais toujours deux à deux. Le fond du tableau représente le Quai de la Place du Commerce, qu'on appelle vulgairement *O Caes da Pedra* (le Quai de la Pierre). On découvre dans le lointain une chaîne de montagnes qui est couronnée par la petite ville de Palmela, et qui sépare la vallée du Tage, de celle du Sadao, et le port de Lisbonne, de celui de Setuval.

THE STREET-PORTER.

THESE men are also, for the most part, inhabitants of Galicia (Galegos), who come to Lisbon to do the work of porters and errand-men, nearly in the same manner as the Irish do in London, and the Savoyards in Paris. These men, generally of very strong constitutions, leave their country in very early life, in order to come to Lisbon and be employed there in the most laborious and painful occupations. Their manner of living is not less frugal than toilsome; and when, at the expiration of some years, they have, by dint of industry, exertion, and economy, hoarded together a small sum, the greater part of them return into their own country, there to enjoy the fruit of their labours. In general their fidelity may be depended upon. The porter represented in this engraving has one of his shoulders covered by a sack, in which he carries the less bulky articles which are entrusted to him: on the other he bears a thick stout pole, from which hang a rope and a little cushion made of platted cords, in the form of a horse-shoe. By means of this apparatus he carries large burdens, such as cases of sugar, bags of cotton, pipes of wine, oil, &c. On such occasions two porters unite: they place between them the article they are to carry; pass their rope round it, and their pole through the rope; cover the napes of their necks with their cushions, and upon these place the ends of the pole, grasping it with their hands. In this manner goods are carried from the wharfs and quays, where the ships land them, into the warehouses of the custom-house, and from thence into the private ones. When the weight of any object exceeds the strength of two men, a greater number unite, but always in pairs. The back-ground of the picture represents the *Quay de la Place du Commerce* vulgarly called *O Caes da Pedra* (the Stone-quay). In the distance may be seen a chain of mountains, crowned by the little town of Palmela, and which separates the valley of the Tagus from that of the Sadaô, and the port of Lisbon from that of Setuval.

Souls in Purgatory. (Almas Santas.)

Ames du Purgatoire.

London Published May 2, 1814. by Mess.rs Colnaghi & Co.

AMES DU PURGATOIRE. *(ALMAS SANTAS.)*

La religion catholique, qui seule est admise en Portugal, ayant conservé au nombre de ses dogmes l'existence du purgatoire, enseigne que les âmes, qui sont détenues dans ce lieu d'expiation, peuvent être soulagées par les prières des fidèles, et particulièrement par l'oblation du sacrifice de la Messe. Delà, vient, chez les catholiques l'usage de prier pour les morts et de faire dire des messes à leur intention. En Portugal, la première des messes que l'on célèbre journellement dans toutes les églises, est offerte pour le repos des âmes du purgatoire, et s'appelle *A Missa das Almas* (la messe des âmes). C'est pour subvenir aux dépenses de cette pieuse institution que l'on rencontre souvent, à la porte des églises, un homme qui demande l'aumône aux passans, en disant *Almas Santas.* Il tient à la main une tasse d'argent, ou d'autre métal, pour recevoir ce qu'on lui donne, et porte par-dessus son habit ordinaire, une espèce de tunique sans manches, dont la couleur, qui est souvent rouge, indique la confrairie à laquelle il appartient. Il y a de ces confrairies dans presque toutes les églises de Portugal. Ce sont des associations volontaires d'individus de tous les rangs et de tous les âges, qui ne limitent pas leurs soins au repos des âmes des défunts ; mais qui les étendent encore aux vivans, en venant au secours des nécessiteux, des malades, des prisonniers, et en faisant les frais des funérailles de ceux de leurs associés qui meurent dans l'indigence.

SOULS IN PURGATORY. *(ALMAS SANTAS.)*

The Roman catholic religion, which is the only one tolerated in Portugal, having preserved the doctrine of purgatory among its dogmas, teaches that the souls which are detained in those expiatory regions may be relieved by the prayers of the faithful, and particularly by the offering of the mass. Hence arises the custom which prevails among the catholics, of praying for their dead,

and having masses said at their interment. In Portugal, the first mass, of those which are daily celebrated in all the churches, is offered for the repose of the souls in purgatory, and is called "*A Missa das Almas*" (the Mass of the Souls). In order to defray the expenses of this pious institution, a man is often placed at the doors of the churches, who asks alms of the people passing by, crying out "*Almas Santas.*" In his hand he holds a dish of silver, or any other metal, to receive what may be given him; and he wears, over his ordinary garments, a tunic without sleeves, which by its colour, often red, indicates the brotherhood to which he belongs. There are some of these brotherhoods in almost all the Portuguese churches: they are voluntary associations of individuals of all ranks and ages, who do not confine their attention to the repose of the souls of the dead, but who extend them also to the living, by coming forward to the relief of the indigent, the sick, and the captive, and by defraying the funeral expenses of such of their companions as die in indigent circumstances.

Bestow your Charity upon a Poor Man.

Aumone pour un pauvre Malade.

London: Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & Co.

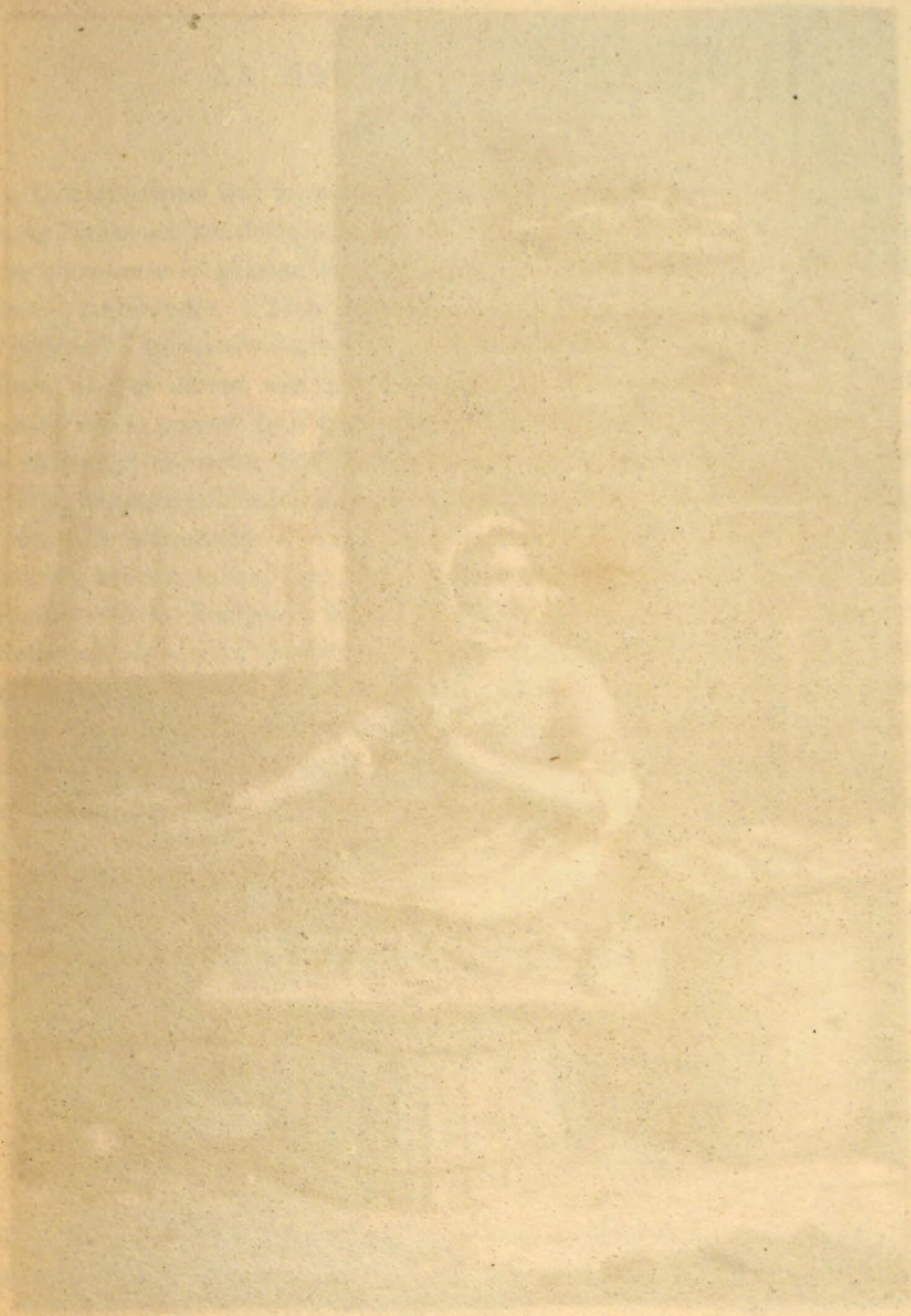
AUMONE POUR UN PAUVRE MALADE.

Un ouvrier, un père de famille est-il, par une maladie longue, ou dangereuse, ou par quelque autre accident, privé des moyens de pourvoir à sa subsistance ; alors un parent, un ami, un simple voisin, après avoir eux-mêmes épuisé leurs foibles ressources pour le secourir, vont humblement intéresser pour lui la charité du public. L'homme peint dans cette estampe est un de ces derniers. Il tient d'une main son chapeau, et de l'autre un papier, dans lequel est exposée l'histoire douloureuse du patient. Sous ce papier, il porte un panier pour recevoir les aumônes qu'on voudra lui donner. Il se promène dans les rues en criant, *Huma Esmola para hum pobre Doente* (une Aumône pour un pauvre Malade) ; et ses cris ne sont jamais repoussés. Tous les cœurs répondent à cette voix de l'humanité qui sollicite pour la misère ; tous, riches et pauvres, s'empressent de concourir à l'œuvre de miséricorde ; et chacun, suivant ses facultés, jette dans le panier du pain, du riz, de la viande et même de l'argent. Dans de pareilles occasions, il n'est pas rare de voir faire l'aumône par des gens qui semblent bien moins propres à la donner qu'à la recevoir ; car il n'y a peut-être pas au monde de nation plus hospitalière, ni plus compatissante que les Portugais : et s'il est vrai de dire qu'il y ait peu de villes en Europe, où l'on trouve, plus souvent qu'à Lisbonne, l'occasion d'exercer la charité, il l'est encore plus d'ajouter qu'il n'en est absolument aucune, où cette vertu par excellence, et qui vaut à elle seule toute une religion, soit plus fréquemment, plus généralement et plus constamment mise en pratique.

BESTOW YOUR CHARITY UPON A POOR SICK MAN.

When a labouring man, the father of a family, is deprived, by a long and dangerous illness, or by any other calamity, of the means of gaining his livelihood, some relation, friend, or mere neighbour even, after having exhausted

his own scanty pittance in administering to the necessities of the sufferer, sets out humbly to implore for him the charity of the public. The man represented in this plate is a person of this description. In one hand he holds his hat; in the other, a paper containing the sufferer's melancholy story. Under this paper he carries a basket to receive the alms which may be given to him. He walks through the streets, crying, *Huma Esmola para hum pobre Doente* (Charity for a poor sick Man); and his cries are never disregarded. Every heart is responsive to the voice of humanity, pleading the cause of wretchedness; all, both rich and poor, hasten to contribute to the work of mercy; and every one, as his means permit, throws into the basket bread, rice, meat, and even money. On similar occasions it is not unusual to see alms given by persons who would themselves seem rather the objects of charity than the dispensers of it; for there is, perhaps, no nation in the world more hospitable or more compassionate than the Portuguese: and if it is true, that there are few cities in Europe where a greater field for the exertion of charity is found, it may be said, with still more certainty, that there is not one in which this sublime virtue, this virtue which may be called a religion in itself, is more frequently, more universally, and more constantly practised.



The Fishwoman

La Marchande de Poissons

London Published Feb.y 1.st 1813 by Mess.rs Colnaghi & C.o 23 Lodespur Street

LA MARCHANDE DE POISSON.

La baie spacieuse que forme le Tage vis-à-vis Lisbonne, et les côtes qui avoisinent l'embouchure de ce beau fleuve sont si poissonneuses, qu'elles fournissent avec abondance le poisson frais nécessaire pour la consommation journalière de cette grande ville. Tous les matins, une grande multitude de Bateaux-pêcheurs s'empressent d'arriver à la cale du marché-au-poisson, appelé *Ribeira Nova*, où les attend une nuée de commis chargés de percevoir divers droits établis sur le poisson frais qui doit être exposé en vente. Ces droits se payent en nature, et montent, dit-on, à plus de 45 pour 100. Mais telle est la fécondité des côtes et telle est l'habileté des pêcheurs, que le poisson se vend toujours à un prix très-modéré. Ces droits étant prélevés, les pêcheurs ont la permission de vendre ce qui leur reste ; et les particuliers, aussi bien que les marchands, ont la liberté de faire leurs achats. Les uns et les autres y trouvent facilement de quoi s'approvisionner suivant leurs goûts divers ; tant est grande et variée l'affluence du poisson qui y abonde. On en voit de toutes les espèces, à l'exception du saumon, qui n'entre point dans le Tage. On n'en prend guères que dans les rivières qui sont au nord du Douro, et principalement dans le Minho. C'est aussi de là qu'il en vient quelquefois à Lisbonne, où ce poisson est d'autant plus estimé, qu'il est plus rare.

Cette gravure représente une femme qui achette du poisson, pour le revendre. On le voit étalé autour d'elle, sur des bancs, des planches et dans des baquets. Le fond de l'estampe est un coin du marché-au-poisson.

THE FISHWOMAN.

The spacious bay, which the Tagus forms in front of Lisbon, and the banks, at the entrance of this noble river, abound so much with fish that they furnish

an ample supply of it fresh for the daily consumption of this great city. Every day great numbers of boats crowd to the quay of the fish-market, called *Ribeira Nova*, where a multitude of clerks, whose business it is to collect sundry duties levied upon the fresh fish which is to be exposed to sale, are in waiting for them. These duties are paid in kind, and amount, it is said, to more than 45 per cent.; but so great is the fecundity of the banks, and such the expertness of the fishermen, that the fish are always sold at a very moderate price. After the above duties are levied, the fishermen are at liberty to sell what remains; and individuals, as well as the fishmongers, may make their purchases. They can each of them without difficulty supply themselves to their liking, so great a quantity of fish and in such variety, is always to be found there. Every kind is to be had, with the exception of salmon, which the Tagus never produces. It is seldom taken but in the rivers to the north of the Douro, and principally in the Minho. From thence also it is sometimes brought to Lisbon, where it is estimated in proportion to its rarity.

The annexed plate represents a woman who has bought some fish for the purpose of selling it again: you see it set out around her upon benches, upon boards, and in trays: the back ground is one corner of the fish-market.

The Pilchard Dresser.

La Rôtisseuse de Sardines.

London Published Feb.y 1. 1813, by Mess.rs Colnaghi & Co. Cockspur Street.

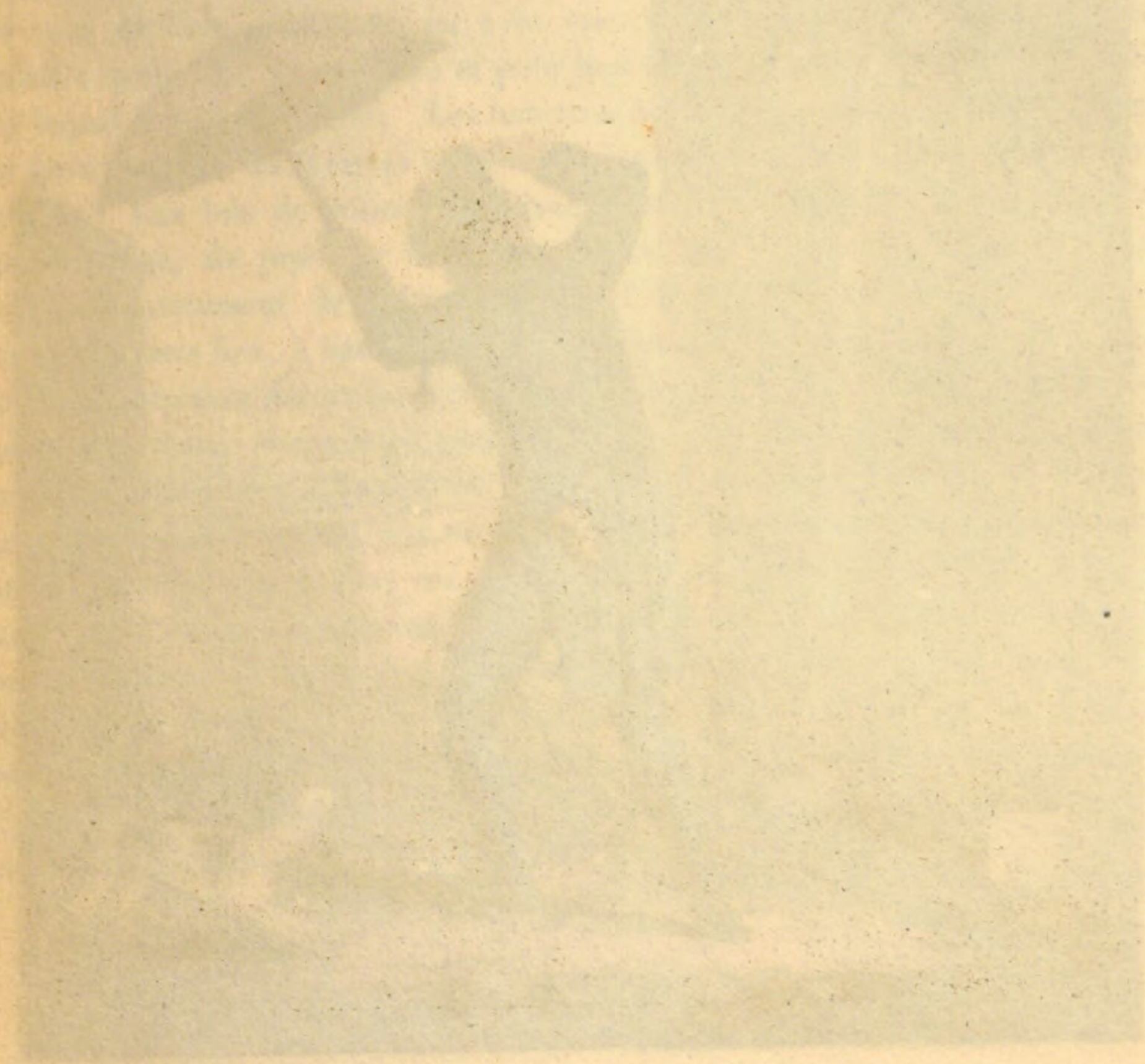
LA ROTISSEUSE DE SARDINES.

Si l'on ne trouve point de saumon dans le Tage, on y pêche en récompense une quantité prodigieuse de sardines. On les y prend en telle abondance qu'elles forment, pendant huit mois de l'année, une partie de la nourriture habituelle du menu peuple. Cette espèce de poisson y est très-bonne, et s'y vend généralement à très-bas prix. Un grand nombre de femmes, comme celle qui est représentée dans cette gravure, établissent leur échoppe à la porte, ou dans le voisinage d'un cabaret. Là elles font rôtir des sardines sur de légères plaques de fer, percées de plusieurs petits trous et posées sur un fourneau en terre cuite. Quelquefois elles les font frire dans une huile, dont l'odeur un peu forte chatouille moins agréablement l'odorat des gens délicats qui passent que le palais aguerri des consommateurs. Outre cette denrée, dont le débit est toujours fort considérable, ces femmes vendent encore des pains de divers poids et de plusieurs qualités (voyez la gravure.) Les matelots, les porteurs-d'eau, les porte-faix, et autres gens de cette classe viennent y acheter les élémens de leurs repas, qu'ils vont ordinairement consommer dans le cabaret qui se trouve près de là.

THE PILCHARD-DRESSER.

If salmon are never caught in the Tagus, to make up for it, an immense quantity of pilchards is taken there. They are found in such abundance that, during eight months of the year, they constantly form a part of the food of the common people. This kind of fish is very good there, and is generally sold very cheap. A great number of women, of a description similar to the one in the annexed plate, set up their stalls at the door, or in the neighbourhood of a tavern. There they dress their pilchards upon thin iron plates, bored with holes, upon an earthern furnace. Sometimes they fry them in an oil, the effluvium of which, being rather strong, is not quite so grateful to the

delicate noses of the passengers, as to the keen palates of the eaters. Besides this article, the sale of which is always very considerable, these women also sell loaves of different weights and various qualities (as see the plate.) Sailors, water-carriers, porters, and other people of this description, come here to furnish themselves with the materials for their meals, which they generally go and eat in the neighbouring public-house.



Beware The Water!

Agoa vai. (Gare l'eau.)

London Published Feb.ry 1 1815, by Mess.rs Colnaghi & Co.ps 23 Cockspur Street.

AGOA VAI. (GARE L'EAU.)

La plus grande partie de la ville de Lisbonne ayant été renversée par le tremblement de terre de 1755; on l'a rebâtie sur un nouveau plan. Les rues modernes sont tirées au cordeau; et leur alignement, la régularité des édifices, leur élévation, leur élégance; la richesse des matériaux et des décorations, ont placé cette capitale au rang des plus belles villes de l'Europe. Dans cette partie on a pratiqué des égoûts pour l'écoulement des immondices: mais les rues de l'ancienne ville en sont encore dépourvues, malgré les facilités qu'offre, pour leur construction et pour leur service la nature ondulée du terrein sur lequel la ville est assise. Les habitans des vieux quartiers sont donc obligés de faire jeter par les fenêtres et les eaux des cuisines et les balayures des appartemens. Les lois de police défendent, sous peine d'amende et de réparation du dommage, de procéder à cette opération avant onze heures du soir, et enjoignent strictement de la faire précéder d'un avertissement qui doit se donner en criant trois fois, à haute et intelligible voix, *Agoa vai* (Gare l'eau.) Mais, au grand déplaisir des passans, ces lois salutaires ne sont pas toujours religieusement observées. Souvent on jette de l'eau avant l'heure prescrite: Tantôt on omet l'avertissement: Tantôt on le prononce mais, d'une voix si foible, qu'il ne sauroit parvenir jusqu'aux oreilles des intéressés: quelquefois même l'avertissement n'est pas fidèle; car, pour être jolie, la bouche qui le donne ne laisse pas d'être par fois mensongère. Il est donc toujours prudent de se tenir sur ses gardes; et sans craindre d'être téméraire, on peut toujours douter de la sincérité de l'avis, et suspecter la qualité de l'eau. Cette estampe représente une femme qui jette de l'eau par une fenêtre, Un passant qu'elle a prévenu s'est empressé de tendre son parapluie pour se mettre à couvert, et il s'enfuit à toutes jambes pour se garantir des éclaboussures.

AGOA VAI. (BEWARE THE WATER!)

THE greatest part of the city of Lisbon having been destroyed by the earthquake of 1755, it has been rebuilt upon a new plan. The modern streets are erected in parallel lines; and their regularity, the uniformity of the houses, their height, their elegance, the richness of the materials and of the decorations, have enabled this capital to rank among the finest towns in Europe. In this part of the city, drains have been constructed for the removal of whatever is offensive; but the streets of the old town are still without these conveniences, notwithstanding the facility which is afforded for making and using them, by the undulating nature of the ground upon which the city is built. The inhabitants of the old quarter are therefore obliged to throw out of their windows the rinsing of their culinary utensils, and the sweepings of their apartments. The police laws prohibit, under pain of fine and payment of damages, the commencing this operation before eleven of the clock at night, and they strictly enjoin its being preceded by a notice, to be given by crying three times, in a loud and audible voice, "*Agoa Vai*," (Beware the water!) But, to the great annoyance of passengers, these wholesome laws are not always very religiously observed. Often is the water thrown out before the appointed hour. Sometimes the notice is given, but in a voice so feeble, that it never reaches the ears of the parties for whose benefit it is intended. Sometimes the warning itself is not to be depended upon; for, however pretty the lips that give it, at times they are found deceitful. It is, therefore, always prudent for a man to be upon his guard; and, unless he chooses to pay the price of rashness, he may always doubt the sincerity of the warning and suspect the quality of the water. The annexed plate represents a woman throwing water out of a window: a passenger whom she has warned, is hastily putting up his umbrella to shelter himself under it, and is running away as fast as he can, in order to escape the shower.

in the annexed plate. The body is placed between the wheels and across the axle, to which it is hung and round which it moves. Behind it is fastened the shovel which is made use of in loading it. This cart is drawn by an ox, and driven by a man to some receptacle made of wood, on purpose to receive filth of this description. Whence individuals are at liberty to carry it away for the purpose of manuring their lands. In the more narrow streets, or in those which, by their declivity, are rendered too difficult of access, the dirt is taken away upon the backs of mules. Throughout the whole city the streets are swept, the dirt collected into heaps, and carried away at the expense, and under the direction, of the police. Formerly the municipality of Lisbon had the care of cleaning the streets, which cost it annually from 30 to 40,000 crusades (from 4 to 5,000 pounds sterling:) for some years past this duty has devolved upon the intendant-general of the police. It is possible that, on the score of economy, some benefit may have resulted from this alteration, but it does not appear to have been more conducive to cleanliness. Happily the neglect of the inferior police agent is, in some measure, compensated by two very potent auxiliaries: I allude to the violence of the winter rains and to the declivity of the streets themselves, which unite to clear away those heaps of filth, collected there by time and forgotten. The wonderful salubrity also of the climate weakens the dangerous effects which such a want of care must necessarily produce upon the health of the inhabitants.

TOMBEREAU POUR L'ENLÈVEMENT DES BOUES.

Dans les rues de Lisbonne dont les abords sont faciles, on se sert pour enlever les boues d'un tombereau dont la forme est exactement semblable à celle qui est représentée dans cette gravure. La caisse est placée entre les roues, et traversée par l'essieu, auquel elle est suspendue, et autour duquel elle est mobile. Derrière la caisse est attachée la pelle qui sert au chargement. Ce tombereau est traîné par un bœuf, et conduit par un homme sur des quais en bois construits, exprès pour recevoir ces immondices, d'où les particuliers ont la liberté de les faire emporter pour fumer leurs terres. Dans les rues plus étroites, où dont la pente rend les accès trop difficiles, on enlève les boues à dos de mulet. Dans toute la ville, les rues sont balayées, les boues rassemblées en tas et emportées aux fraix et par les soins de la police. Jadis la municipalité de Lisbonne étoit chargée du nettoiement des rues ; ce qui lui coûtoit annuellement de 30 à 40,000 crusades : (£4 à 5,000 sterling) depuis quelques années ce soin a été confié à l'intendant général de Police. Il est possible que ce changement ait été avantageux du côté de l'économie ; mais il ne paroît pas l'avoir été du côté de la propreté. Heureusement que la négligence des agens subalternes de la police est, en quelque sorte, réparée par deux auxiliaires très-puissans : je veux dire la violence des pluies d'hiver et la déclivité même des rues, qui se réunissent pour faciliter le déblayement des monceaux de boue, qui s'y entassent par le laps des tems, et qu'on y oublie ; de même que l'admirable salubrité du climat affoiblit les dangereux effets qu'une pareille incurie doit nécessairement produire sur la santé des habitans.

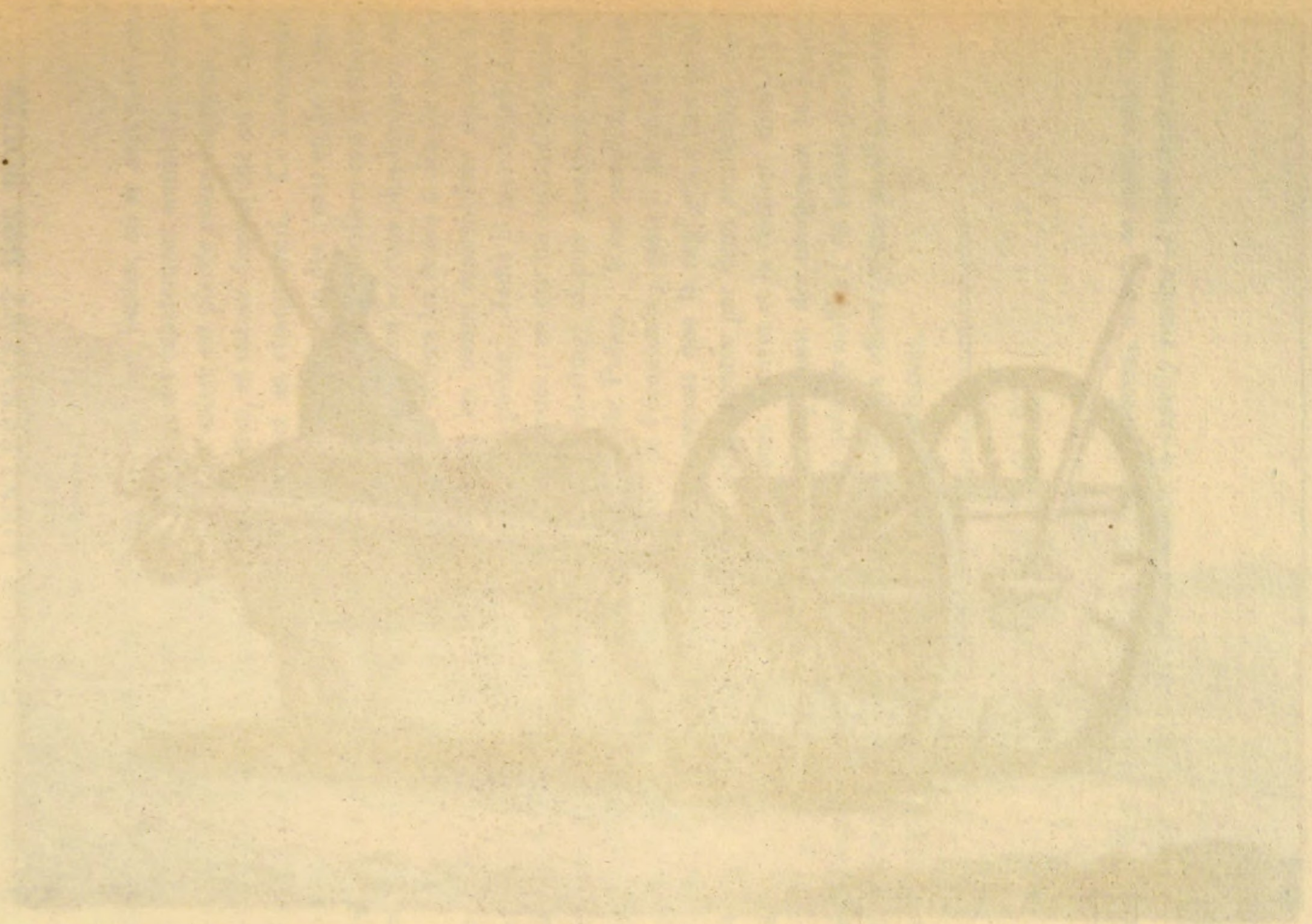
THE MUD CART.

In those streets of Lisbon which are easy of access, a cart, to carry away the mud, is made use of; the form of which is exactly similar to that represented

The Mud Cart.

Tombereau pour l'enlèvement des Boues.

London Published Feb.y 1. 1813. by Messrs Colnaghi & Co.rs 23. Cockspur Street.



The Litter.

LA LITIÈRE.

Dans les provinces de Portugal, qui sont au-delà de Coimbra, au nord du Mondego, le terrain est en général si âpre et si montueux, les chemins sont si roides et si étroits, et les tournans si brusques, qu'il est souvent bien difficile d'y faire passer une voiture. Le gouvernement s'occupoit, depuis quelques années, à faciliter les communications de ces provinces, par de grandes routes, qu'il y faisoit ouvrir ou réparer ; lorsque les fléaux, qui désolent maintenant ces belles contrées, sont venus suspendre le cours de ces intéressans travaux. On y voyage donc ordinairement à cheval, ou, pour mieux dire, sur des mulets, qui ont le pied beaucoup plus sûr. Mais les dames, les infirmes, les vieillards, qui ne peuvent supporter le mouvement de cette monture, sont obligés de recourir à la Litière, dont l'usage, si commun jadis en Europe, se conserve encore dans cette partie du Portugal. C'est, comme on le voit dans cette gravure, une caisse qui ressemble beaucoup à celle d'une chaise à porteurs, excepté que les dimensions en sont plus grandes, et qu'au lieu d'être portée par deux hommes, elle l'est par deux mulets vigoureux qu'on y attèle. Une portière s'ouvre de chaque côté de la caisse, dont l'intérieur est rembourré, doublé en drap ou en soie, et fermé par des rideaux, et quelquefois par des glaces. Deux personnes y sont assises à l'aise, en se plaçant, non pas à côté, mais vis-à-vis l'une de l'autre. Cette situation en tête-à-tête, le balancement très-doux de la machine, la lenteur même de sa marche, car elle ne fait guères, dans la journée, plus de 20 à 25 milles (5 à 6 lieues du pays), tout semble inviter les voyageurs à charmer la longueur de la route par les plaisirs de la conversation et les épanchemens de la confiance : c'est ce qui a fait dire, que la litière étoit, par excellence, la voiture des amis et des amans, qui ont toujours tant de choses à se dire, et qui ne sont jamais rassasiés du plaisir de se voir. La bride des mulets est chargée d'un grand nombre de clochettes et de grelots, que l'animal agite et fait sonner en marchant. La continuité de ce bruit aigu ne laisse pas d'offenser l'oreille ; mais l'accoutumance l'adoucit, et l'incommodité qu'il donne est plus que compensée par l'avantage qu'on en retire. D'abord, son interruption avertit le conducteur négligent ou écarté, que la marche des mulets est arrêtée ; et son éclat annonce au loin l'approche de la litière à tous les objets qui viennent au-devant, tels que cavaliers, charrettes, bêtes de somme : ce qui, dans les défilés des chemins, dans les gorges ou sur les penchans des montagnes, donne à ceux-ci le tems de se ranger sur les côtés de la route, dans des espaces ménagés à dessein, afin de laisser passer la litière, qui ne sauroit reculer que très-difficilement, et dont la voie suffit quelquefois pour occuper toute la largeur du chemin, tant il est étroit dans quelques endroits.

THE LITTER.

In the provinces of Portugal, beyond Coimbra, to the north of the Mondego, the country is in general so rough and mountainous, the roads are so steep and narrow, and the turnings so abrupt, that it is often very difficult for a carriage to pass along them. For some years past the attention of government had been directed to facilitating the means of communication in these provinces, by forming new roads or repairing the old ones, when the calamities, which are now desolating these delightful regions, put a stop to the progress of these important works. The ordinary mode of travelling there is consequently on horseback or rather on mules, which are much more sure footed. But ladies and sick or old people, who cannot bear the fatigue of such a conveyance, are obliged to have recourse to the Litter, the use of which, formerly so common in Europe, is still kept up in this part of Portugal. It is, as represented in the plate, a box, very nearly resembling a sedan chair, except that its dimensions are larger and that, instead of men, it is borne by two strong mules which are attached to it. There is a door on each side of the box, the interior of which is stuffed and lined with cloth or silk, and shut in, sometimes by curtains, sometimes by windows. Two persons can sit there at their ease, not side by side, but facing each other. This *tête à tête* situation, the gentle undulation of the vehicle, the slowness even of its motion (for, in the course of the day, it scarcely travels more than from 20 to 25 miles, or from 5 to 6 leagues), all seems to invite the traveller to relieve the tedium of the journey by the pleasures of conversation and the sweets of mutual confidence. This gave rise to the saying that the Litter was peculiarly the vehicle of friends and lovers, who have always so many topics of conversation and never imagine they can have enough of each others' company. The bridle of the mules is covered with a multitude of bells, which never cease ringing as the animal moves on. The uninterrupted shrillness of this sound cannot but offend the ear: but use reconciles it, and the inconvenience which it occasions is more than compensated by the advantage which results from it. In the first place, the cessation of it warns the negligent or wandering driver that his mules are standing still; and the sound itself gives timely notice of the approach of the Litter to whatever is coming upon the road in an opposite direction, such as horsemen, waggons, beasts of burden, &c. This, in the defiles, the narrow passages or declivities of the mountains, gives them time to draw up to the sides of the road in openings constructed for that purpose, in order to let the Litter pass, which could not recede without great difficulty, and the bulk of which sometimes occupies the whole of the road, so narrow is it in some parts.

Ladies Riding on Asses.

Dames qui se promènent montées sur des Bourriques.

London: Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & C.o

DAMES QUI SE PROMÈNENT MONTÉES SUR DES BOURRIQUES.

A Lisbonne et dans les environs, on fait un très-grand usage des ânes. Outre les services ordinaires que rend cet animal, pour le transport de la farine, des fruits, des légumes et autres denrées, il sert encore de monture, soit qu'on veuille se promener dans les campagnes autour de la ville, ou qu'on aille visiter les sites romantiques et les délicieux paysages des montagnes de Cintra. Il n'est pas rare de rencontrer des sociétés nombreuses d'hommes et de femmes, tous montés sur des ânes. Les dames surtout paroissent avoir une prédilection pour cette espèce de monture, qui est aussi celle qu'on prescrit aux poitrinaires, qui vont en grand nombre mourir à Lisbonne, où les médecins des pays du Nord les envoient pour changer d'air. L'âne a le pied très-sûr, et les mouvemens extrêmement doux. Les chutes, d'ailleurs, n'en sont pas dangereuses; et les accidens, quand il en arrive, sont plutôt de nature à faire rire qu'à effrayer. Au lieu de selle, on pose sur le dos de la bourrique une espèce de panneau fort épais, qui offre un siége uni et commode, et qui est assujetti par une large sangle passée sous le ventre de l'animal. Ce panneau est ordinairement couvert d'un tapis de laine, d'indienne, ou de soie. Si la monture est destinée pour une dame, on ajoute à cet appareil une machine faite exprès, appelée *Cadeirinha.* C'est la partie supérieure d'un fauteuil qui n'a qu'un dossier et des accoudoirs, et qu'une sangle fixe sur le panneau. La cavalière se place de côté, tenant les rênes dans la main gauche, qui est tournée vers la la tête de l'animal, suivant l'usage du pays. Veut-on réveiller la paresse du baudet, et accélérer sa marche? Il n'est besoin de recourir ni au fouet, ni aux éperons : il suffit d'une petite baguette aiguisée en pointe à l'une de ses extrémités. On chatouille légèrement, avec cette pointe, la croupe ou le col du grison, qui hâte aussitôt son allure. Rien de plus agréable que cette manière de voyager. On croit être assis dans un bateau qui vogue sur un canal tranquille. Il n'est point de sentier si étroit, où l'âne ne passe aisément; point de pas si scabreux, qu'il ne franchisse avec adresse; point de chemin si raboteux, qu'il ne parcoure sans broncher. Patient, docile, et jamais distrait, il n'exige de celui qui le monte, ni science, ni vigueur, ni cette attention continue et fatigante que demande le cheval toujours inquiet, ou le mulet souvent quinteux. Nulle idée de danger ne vient vous troubler; et vous pouvez vous livrer, en toute assurance, aux saillies de votre gaieté, ou vous abandonner aux douces rêveries qu'inspirent naturellement la vue d'un beau ciel, et les riantes perspectives qu'étale à vos yeux ce pays que la nature a tant favorisé.

LADIES RIDING ON ASSES.

Asses are very much used in Lisbon and its environs. Besides the ordinary services of these animals in carrying corn, fruit, vegetables and other commodities, they are made use of for riding by those who wish to amuse themselves in the country which surrounds the town, or to visit the romantic spots and delicious landscapes of the mountains of Cintra. It is not unusual to meet numerous parties of men and women all mounted on asses. Ladies in particular seem to have a decided predilection for this kind of riding, which is also prescribed to those consumptive patients, who come in great numbers to die at Lisbon, where the physicians in the more northern countries send them for change of air. The ass is very sure footed and gentle in its motions, besides which, the falls it occasions are not dangerous; and accidents of this kind, when they do happen, are rather laughable than serious. Instead of a saddle, a very thick sort of pannel is placed upon the back of the ass, which forms a very convenient seat, and is fastened by a large girth passed under the belly of the animal. This pannel is generally covered with a carpet of woollen cloth, calico or silk. To this apparatus, if a lady is to ride, a machine is added, made on purpose, and called *Cadeirinha*. It is the upper part of an arm chair, with only the back and elbows, and which is fastened to the pannel by a girth. The Lady sits sideways, holding the reins in the left hand, which is turned towards the head of the animal, according to the custom of the country. Do you wish to arouse the sluggishness of the animal and to quicken its pace? it is not necessary to have recourse to a whip and spurs; a little stick, sharpened into a point at one end is sufficient. With this point you tickle lightly the back or neck of the ass, which very soon makes it mend its pace. Nothing can be more pleasant than this way of travelling. You seem to be seated in a boat, gliding down a gentle stream. There is no path so narrow that the ass does not tread it without difficulty, no road so rugged that it does not pass it without stumbling. Patient, docile and never wandering, it requires in its rider neither science nor strength, nor that continual and fatiguing attention which it is necessary to give to the ever impetuous horse and the often freakish mule. No idea of danger need occasion uneasiness to its rider, and he may, without apprehension, give loose to sallies of mirth, or abandon himself to the pleasing reveries which the sight of a lovely sky and the enchanting prospects, which in this highly favoured country are every where presented to his eye, naturally inspire.

The Washerwoman.

La Lavandière.

London. Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & C.o

LA LAVANDIÈRE.

La distribution intérieure des maisons de Lisbonne ne permettant pas d'y faire la lessive, comme on le pratique dans celles de Londres, on est obligé d'envoyer le linge à la campagne pour l'y faire laver. Les paysannes qui habitent ceux des villages autour de Lisbonne, où se trouvent des rivières, des ruisseaux et d'autres eaux courantes, se chargent volontiers de ce soin, moyennant une légère rétribution. Elles viennent à la ville chercher le linge, qu'elles emportent chez elles, à dos de bourriques ou de mulets. Là, elles le font passer dans une excellente lessive faite de cendres de bois: elles le rincent ensuite dans les eaux qui coulent dans leur voisinage, le font sécher dans les champs, aux rayons du soleil qui, dans cette latitude, est toujours très-chaud, même dans le cœur de l'hiver; et, au bout de quelques semaines, elles vous rapportent votre linge d'une blancheur éclatante, absolument débarrassé de toute espèce de taches, et parfumé de cette odeur suave, que la bonne lessive seule peut donner. On est ainsi dispensé de recourir à l'indigo et aux autres ingrédiens qu'on emploie dans quelques pays, pour couvrir les défauts du lavage, et donner au linge un faux air de propreté.

La Lavandière représentée dans cette gravure se prépare à laver un paquet de linge. Déjà sa jupe d'indienne est retroussée, et l'on aperçoit son jupon inférieur, qui est d'une grosse flanelle de couleur rembrunie, et bordé au bas d'un ruban, couleur de feu. On découvre même, sur un des côtés, l'extrémité d'une de ses poches, ce qui sembleroit indiquer que la mode de *l'indispensable ridicule*, qui a si avantageusement remplacé les poches, n'est pas encore parvenue jusques-là. Elle est vêtue d'un justaucorps, taillé en forme de gillet, dont les manches descendent jusqu'au poignet, et s'y ferment par quelques boutons. Ce justaucorps, qui est de drap écarlate, couleur favorite chez les femmes du peuple, est boutonné jusqu'à la hauteur de la gorge; et la partie supérieure qui reste ouverte, est aussi bien que le collet, doublée en satin bleu. Un mouchoir de couleurs bigarrées, négligemment jeté sur sa tête vient se nouer sous le menton. Quelquefois elle y ajoute un chapeau rond, en feutre, dont les bords extrêmement larges, servent à la garantir, soit du soleil, soit de la pluie.

On aperçoit dans le lointain, des femmes occupées à laver, et d'autres qui chargent le linge sur une bourrique.

THE WASHERWOMAN.

THE internal arrangement of the houses in Lisbon not permitting lye to be made there, as it is done in London, people are obliged to send their linen into the country to have it washed. The peasants who inhabit those villages round Lisbon, where there are rivers, brooks and other running streams, are glad to undertake this business for a trifling remuneration. They come to the city for the linen, which they carry home upon asses or mules. When arrived, they first throw it into an excellent lye made of wood-ashes. They then rinse it in the water which flows near them; dry it upon the grass in the sun, which, in this latitude is always very hot, even in the depth of winter, and at the end of some weeks, they bring back the linen of a dazzling whiteness, entirely free from every kind of stain, and perfumed with that agreeable scent which good lye can alone give it. Thus, it is not necessary to have recourse to indigo and other ingredients, which, in some countries are made use of to conceal the defect of the washing, and to give an artificial appearance of neatness to the linen.

The woman represented in this engraving, is preparing to wash a bundle of linen. Her calico petticoat is tucked up and her under one exposed, which is made of a thick flannel of a dark colour, and edged at the bottom with a flame coloured ribbon. On one side appears the end of one of her pockets, which would seem to indicate, that the fashion of the indispensable *ridicule*, which is so happy a substitute for the ladies' pocket, had not yet reached thither. She is dressed in a close coat, cut in the form of a waistcoat, the sleeves of which reach down to the wrists and are buttoned there. This coat, which is of scarlet cloth, a favourite colour among the common people, is buttoned to the top of the bosom, and the upper part which is left open, is, as well as the neck, lined with blue satin. A chequered handkerchief, negligently thrown over the head, is tied under the chin; sometimes she adds a round felt hat, the brim of which, being extremely wide, serves to protect her both from the sun and rain.

In the back ground some women are seen employed in washing, and others loading an ass with the linen.

The Blind Man.

L'Aveugle.

London: Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & C.o

L'AVEUGLE.

On rencontre, dans les rues de Lisbonne, un assez grand nombre de pauvres aveugles. Aux causes générales qui attaquent partout l'organe de la vue, on doit peut-être en ajouter quelques autres qui tiennent aux localités. Je veux parler de l'intensité de la lumière, sous un ciel presque toujours sans nuage, des reflets de cette même lumière répercutée par les murs des édifices, qui sont pour la plupart, enduits d'une couche extérieure de chaux d'une blancheur éblouissante, et enfin des tas d'immondices, qui se calcinent sous les rayons brûlans du soleil d'été, et forment une poussière pénétrante et caustique, que la brise du soir soulève, et fait voler dans les yeux.

Quelques-uns de ces pauvres aveugles vont se placer aux porter des églises et des monastères, ou se poster aux coins des rues, pour y solliciter la charité des passans. D'autres parcourent la ville, conduits par un enfant, ou guidés par un chien intelligent et fidèle. Ceux-ci débitent les lois nouvelles, les décrets du prince, les réglemens de police, et vendent au peuple des livres de prières, des almanachs, des chansons populaires, et des contes facétieux faits pour amuser le vulgaire. Depuis le commencement de la guerre actuelle, ces aveugles ont été revêtus d'un nouvel emploi. Ils sont devenus les couriers de la Renommée. Ce sont eux qui publient les proclamations du gouvernement, les lettres officielles des généraux, et qui annoncent aux habitans de Lisbonne les glorieux triomphes des armées alliées et les défaites de leurs ennemis. Il est vrai qu'en leur confiant la promulgation de ses messages, la Renommée, sans doute par ménagement pour l'oreille musicale des Portugais, leur a interdit l'usage de ces bruyantes trompettes, dont les hérauts à voix rauque, qu'elle emploie à Londres, font impitoyablement retentir les rues de cette capitale. Mais les aveugles de Lisbonne ont, pour y suppléer, une langue sonore, une prononciation nette et distincte, une voix forte souvent harmonieuse, toujours juste, et qu'ils marient quelquefois avec les accords d'une modeste guitare, dont ils s'accompagnent assez bien.

Le fond de l'estampe représente la Place du Commerce; on voit, d'un côté, la statue équestre du Roi D. Joseph I, et de l'autre, un grand pavillon carré, dont le rez-de-chaussée sert de bourse aux négocians de Lisbonne.

THE BLIND MAN.

A considerable number of blind people are to be met with in the streets of Lisbon. To the ordinary causes which every where affect the organs of sight, local ones ought perhaps to be sometimes added. I allude to the intenseness of the light under a generally cloudless sky: to the reflection of this light from the walls of the buildings, which are for the most part covered with a coating of lime of a dazzling whiteness; and lastly, to the mass of filth which is calcined under the burning rays of the summer's sun and reduced to a penetrating and corrosive powder, which is lifted by the evening breeze and showered upon the eyes.

Some of these poor blind people place themselves at the gates of churches and monasteries, or stand at the corners of streets to solicit the charity of passengers. Others walk the streets, led by a child or guided by an intelligent and faithful dog. These last publish the new laws, the decrees of the prince, the regulations of the police, and sell to the populace, prayer-books, almanacks, popular ballads and merry tales, invented for the amusement of the common people. Since the commencement of the present war, these blind people have had a new office assigned to them. They are become the messengers of Fame. It is they who publish the proclamations of the government, the official letters of the generals, and who announce to the inhabitants of Lisbon the glorious triumphs of the allied armies and the defeats of their invaders. It is true that Fame, while she makes use of them to publish her tidings, has, doubtless out of compassion to the musical ears of the Portuguese, forbidden them the use of those vociferous trumpets, with which the pitiless, hoarse-tongued heralds whom she employs in London, make the streets of that capital re-echo. But, to supply the place of these artificial sounds, the blind people of Lisbon have a sonorous language, a neat and distinct pronunciation, a powerful voice, often harmonious, always correct, and to which they sometimes add the tones of a modest guitar, which forms a very tolerable acompaniment.

The back ground of the plate represents the *Place du Commerce*. On one side is the equestrian statue of King Joseph I, and on the other, a large square building, the ground floor of which serves as an exchange to the Lisbon merchants.

The Reflector.

Le Réverbère.

London Published May 2.1814. by Mess.rs Colnaghi & C.o

LE RÉVERBÈRE.

Les rues de Lisbonne n'ont pas toujours été éclairées, comme elles le sont à présent. Avant l'année 1802, dès que la nuit étoit close, la ville, ensevelie dans l'obscurité la plus profonde, étoit abandonnée aux chiens, aux amans, aux voleurs, à des désordres de toutes les espèces. Quelques lampes solitaires que la piété des particuliers avoit allumées devant l'image ou la niche d'une Madona, perçoient à peine, et de loin en loin, l'épaisseur des ténèbres. Leur lueur foible et incertaine n'étoit capable ni de guider vos pas, ni d'assurer votre marche : elle pouvoit tout au plus vous apprendre que vous traversiez la capitale d'un peuple chrétien et civilisé. En 1802, les désordres portés à l'excès, les vols devenus presqu'aussi fréquens qu'ils le sont journellement à Londres, enfin quelques assassinats qui se commirent à cette époque réveillèrent l'attention du gouvernement, qui, profitant des premiers loisirs de la paix, voulut enfin réparer ce long oubli, et prit les mesures les plus efficaces pour arrêter le mal, et en prévenir le retour. On numérota les portes de toutes les maisons ; on écrivit pour la première fois le nom des rues à leurs différentes encoignures ; on en éclaira toutes les parties par des réverbères placés à des distances convenables. Enfin une garde de police, active, bien disciplinée, et dont les postes furent judicieusement distribués, assura sur tous les points la tranquillité publique. Dès lors on put reposer en paix dans sa maison, et circuler dans toutes les rues de la ville, et à toutes les heures de la nuit, sans avoir à craindre aucun danger.

Ce réverbère est composé d'une caisse garnie de verres de tous les côtés. On place dans l'intérieur une lampe à plusieurs mèches, derrière chacune desquelles se trouve une pièce de métal concave et très-polie, qui concentre tous les rayons de lumière, et les réflète au loin avec un grand éclat. Aussi, quoique les réverbères soient à Lisbonne proportionnellement beaucoup moins nombreux que les lampes ne le sont à Londres, la première de ces villes est cependant infiniment mieux éclairée que la seconde. Rien de plus ingénieux, et en même tems rien de plus simple que la manière dont ces réverbères sont suspendus. Elle en rend le service aussi prompt que facile ; et l'homme qui en est chargé peut les nettoyer, les préparer et les allumer à son aise, sans échelle, et sans aucun de ces attirails qui compromettent quelquefois sa personne, et qui incommodent toujours les passans.

THE REFLECTOR.

THE streets of Lisbon were not always lighted as they are at present. Before the year 1802, the city, as soon as the day had closed, was immersed in darkness the most profound, and abandoned to dogs, to lovers, to thieves, to disorders of every description. Some solitary lamps which the piety of individuals had lighted before the image or the niche of a Madona, were scarcely able, and that at considerable intervals, to penetrate the gloom. Their feeble and quivering light could neither guide nor give security to the steps of the passenger: it merely served to assure him that he was in the capital of a christian country. In 1802, disorder pushed to an excess, robbery committed almost with as much frequency as at London, some assassinations, in short, which took place at this time, roused the attention of the government, which, availing itself of the first moments of leisure afforded by peace, was at length resolved to make amends for its long neglect, and to take the most efficacious measures at once to remedy and to prevent a recurrence of the evil. The doors of all the houses were numbered; the names of the several streets were now, for the first time, written on the corners of them; every part was lighted up by means of reflectors placed at convenient distances, and lately, police officers, active, well regulated and judiciously distributed, maintained, in every quarter, the public tranquillity. From that time a man might lie down in peace and traverse every street in the city, at every hour of the night, without having any danger to apprehend.

The reflector is a square box, glazed on every side, in the center of which is placed a lamp with several wicks, and behind each a concave and highly polished piece of metal, which concentrates all the rays of light, and throws them around with astonishing brilliancy. On this account, athough the reflectors at Lisbon are, in proportion, much less numerous than the lamps at London, the one city is infinitely better lighted than the other. Nothing can be more ingenious, and at the same time more simple, than the way in which the reflectors are hung. Expedition and facility are equally consulted. The man who has the care of them, may clean, trim and light them at his ease, without a ladder or any of that apparatus, which is sometimes dangerous to himself and always inconvenient to passers by.

The Smuggler.

Le Contrebandier.

London Published May 2.1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

LE CONTREBANDIER.

Pour encourager l'industrie nationale, le gouvernement Portugais avoit repoussé un très-grand nombre d'objets de fabrication étrangère, ou par des droits d'entrée très-considérables, ou même par une exclusion totale. Une armée nombreuse de douaniers et de gardes, appelés *Malsins*, étoit chargée de veiller à l'exécution de ces lois prohibitives. Mais soit que les manufactures du pays ne pussent pas soutenir la concurrence avec celles du dehors, pour la perfection de la main-d'œuvre et la modicité du prix, soit un penchant naturel au cœur humain, qui se dégoûte de ce qu'il possède et soupire sans cesse après le fruit défendu, soit enfin l'empire de la mode, dont les caprices commandent également aux souverains et à leurs sujets, les Portugais donnoient généralement la préférence aux objets manufacturés chez l'étranger; et en dépit des efforts du gouvernement et de la vigilance de ses douaniers, la plupart des marchandises prohibées s'introduisoient clandestinement dans le royaume. Les paquebots Anglois étoient les principaux agens de ce commerce interlope; pour lequel ils trouvoient de merveilleuses facilités dans les traités conclus entre les deux gouvernemens, qui accordoient aux paquebots le privilége de n'être pas visités par les officiers de la douane, et de ne pas recevoir de gardes à leur bord. En vain, depuis le moment de l'arrivée d'un paquebot jusqu'à celui de son départ, le faisoit-on surveiller par une chaîne de bateaux remplis de douaniers armés. La cupidité avoit trouvé le secret d'endormir ces argus. La vue du rameau d'or, et un gâteau soporifique jeté à propos, avoient bientôt fermé la triple gueule de ces cerbères; et la contrebande parvenoit sûrement au rivage. On la transportoit de là dans des dépôts à l'abri des recherches de la police. C'étoient ou les cazernes de quelques régimens de la garnison, ou les hôtels des grands seigneurs, et quelquefois même ceux des ministres étrangers. Sans doute que les maîtres n'avoient aucune connoissance de ce commerce illégal, qu'il ne faut imputer qu'à la cupidité de leurs valets; mais il n'en est pas moins vrai que la résidence de tel marquis, celle de tel envoyé, et les cazernes de tel régiment étoient des magazins ouverts au public, où l'on vendoit en gros et en détail toute espèce de

marchandises prohibées, qui delà se répandoient dans la capitale et dans les provinces, et pénétroient jusque dans les palais du souverain, et dans les toilettes des dames de sa cour. Des hommes et des femmes en grand nombre, qui n'avoient d'autre métier que celui-là, et il étoit assez bon, colportoient furtivement ces marchandises. On les appeloit contrebandiers, et souvent leur nom propre venoit se perdre dans celui-là, sous lequel seul ils étoient connus. Le dernier traité de commerce, conclu en 1810 entre le Portugal et la Grande Bretagne, en permettant l'introduction de toute espèce de marchandise de fabrication Angloise, sous des droits assez modérés, aura sans doute anéanti le commerce très-lucratif des contrebandiers. Puissent-ils être les seuls qui aient à se plaindre !

THE SMUGGLER.

In order to encourage national industry, the Portuguese government had checked the introduction of a great number of articles of foreign manufacture, either by very heavy import duties, or even by an absolute prohibition. An army of custom house officers and guards, called *Malsins*, was appointed to superintend the execution of these laws, but whether it was that the home manufactures could not bear a competition, in point of workmanship and price, with the foreign ones, whether from that natural bias of the human mind, which turns with disgust from present possessions and sighs unceasingly for forbidden fruit, or whether from an implicit obedience to the sway of fashion, whose sceptre extends alike over the sovereign and the subject, certain it is that the Portuguese generally gave the preference to goods manufactured abroad, and, in spite of all the efforts of government and the watchfulness of the custom house officers, the greater part of the articles prohibited found their way clandestinely into the kingdom. The english packets were the principal medium for carrying on the illicit trade, towards which the treaties concluded between the two governments, by exempting packets from the search of custom house officers and

the imposition of guards, afforded a particular facility. In vain, from the moment of a packet's arrival to that of her departure, was she encircled by boats filled with armed douaniers, bribery always found the means of lulling these Arguses; the sight of the golden bough and the dexterous application of the soporific cake soon hushed the triple-throated Cerberus to silence, and the smuggler carried his spoils in triumph to the shore. Thence they were conveyed to retreats secure from the vigilance of the police, the barracks of some of the garrison regiments, the hotels of the nobility, and sometimes even those of foreign ministers. It cannot be supposed that the proprietors of such places had any knowledge of this illicit traffic, the whole credit of which is to be given to the knavery of their servants; but it is not the less true that the residence of the Marquis such a one, the hotel of this minister, or the barrack of that regiment were warehouses open to the public, where contraband goods of every description were sold by wholesale as well as retail; that they thence found their way into the capital and the provinces; that they even penetrated into the abodes of royalty and were found upon the toilettes of the ladies of the court. Numbers of men and women who had no other occupation (and they could scarcely desire a better) were employed in the secret conveyance of these goods. They were called "*contrebandiers*" or smugglers, in which name their real one was often lost, and they were known by no other. The last commercial treaty, concluded in 1810 between Portugal and Great Britain, by permitting the introduction of all kinds of english manufactured goods under very moderate duties, will no doubt have annihilated a trade which the smuggler found so profitable. May he be the only person who shall have reason to complain of it!

PORTEUR D'EAU POUR LES GRANDES MAISONS.

Les maisons qui font une grande consommation d'eau, comme les hôpitaux, les couvens, les prisons, les hôtels des grands seigneurs, ou des personnes opulentes, emploient rarement le ministère des *Agoadeiros* pour obtenir l'eau qui leur est nécessaire. Dans chacune de ces maisons, on se sert plus ordinairement pour aller chercher l'eau, soit d'un charriot du pays, traîné par des bœufs et chargé d'une grosse pipe, soit, comme on le voit dans cette estampe, du train d'une vieille voiture, dont la caisse a été enlevée et remplacée par une espèce de filet, formé avec de grosses cordes, sur lequel on place les barrils. Un mulet est attelé à cette voiture, qu'un domestique conduit à la fontaine publique, où il trouve un robinet particulier, réservé pour l'usage de ces différentes maisons.

A WATER CARRIER TO AN OPULENT FAMILY.

In those establishments where a great quantity of water is used, such as hospitals, convents, prisons, the hotels of the principal nobility or of opulent individuals, recourse is seldom had to the services of the *Agoadeiros* for procuring this necessary element. To such houses as these it is generally brought either on one of the waggons used in that country, drawn by oxen and laden with a large but, or, as represented in the annexed plate, on the frame of an old carriage, the body of which has been taken away and its place supplied by a kind of net work of thick rop which holds the casks. This vehicle is drawn by a mule and driven by a servant to the public fountain, where he finds a cock appropriated solely to the use of the establishment to which he belongs.

A Water Carrier to an opulent Family.

Porteur d'Eau pour les grandes Maisons

London Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & Co.

The Walking Linen Draper.

Le Marchand de toile Ambulant.

London Published May 2, 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

LE MARCHAND DE TOILE AMBULANT.

Les provinces septentrionales de Portugal, et particulièrement celle du Minho, produisent en abondance du lin d'excellente qualité. Il est très-doux, extrêmement soyeux; et les toiles qui en proviennent ont le moëlleux des tissus de coton. Ces toiles, qui arrivent à un grand degré de finesse et de blancheur, ne reçoivent point d'apprêt, comme celles d'Irlande: elles n'ont besoin ni de gomme, ni d'indigo pour masquer leurs imperfections. On les vend dans toute leur simplicité native; et leur éclat éblouit l'œil, en même tems que leur souplesse flatte le toucher. Elles sont d'un très-bon user. On les fabrique dans la province du Minho, qu'on peut regarder comme une vaste manufacture, puisque tout le monde y fait de la toile, citadins, et paysans. Il y a cependant quelques endroits, comme Guimaraens, qui sont particulièrement renommés par la supériorité de leurs tissus, et par la quantité considérable de pièces qu'ils livrent au commerce. On fabrique, surtout dans cette dernière ville, du linge de table damassé, qui, pour la beauté du dessin, et le fini de l'exécution, pourroit presque le disputer aux belles toiles de Flandres. Des provinces du nord, ces toiles se répandent dans tout le royaume, où l'on en fait une consommation considérable: car ce n'est pas en Portugal comme dans quelques autres pays, où l'on n'a de linge que précisément ce qu'il en faut pour n'en pas manquer tout-à-fait, et où le plus léger accident oblige de recourir à la blanchisseuse. Les Portugais ont une espèce de passion pour le linge. C'est le luxe de toutes les classes; et les femmes se regarderoient comme de mauvaises ménagères, si leurs armoires n'étoient pas garnies de linge de toute espèce, de manière à suffire, non-seulement à la dépense de plusieurs mois, mais aux besoins mêmes les plus imprévus. On trouve dans toutes les villes des magasins de ces toiles: et des marchands ambulans les transportent dans les villages et dans les campagnes. L'estampe représente un de ces colporteurs. Il porte sur l'épaule un gros ballot qui contient des pièces entières et des coupons de toile de toute qualité. Sa main droite est armée d'un long bâton qui lui sert à mesurer sa marchandise.

THE WALKING LINEN DRAPER.

The northern provinces of Portugal and particularly that of Minho produce flax of an excellent quality in great abundance. It is very soft, extremely silky, and the cloth that is made from it has the yielding though substantial texture of cotton. This cloth, which is extremely fine as well as white, is not glazed like Irish: it requires neither gum nor indigo to conceal its imperfections: it is sold in all its native simplicity, and its brilliancy is not less dazzling to the eye than is its softness agreeable to the touch; it wears extremely well. The province of Minho where it is made may be called one vast manufactory; for every one, citizen as well as peasant, is employed there in making cloth. There are nevertheless some places, Guimaraens for instance, which are particularly famous for the excellence of their looms and for the quantity of cloth which they furnish for trade. In the last town especially there are manufactories of damask table linen, which, for beauty of design and perfection of execution, might almost rival the celebrated manufactures of Flanders: from the northern provinces these cloths are circulated throughout the whole kingdom, where a prodigious consumption is made of them, for it is not the fashion with the inhabitants of Portugal as of some other countries merely to provide such a stock of linen as the exigency of the moment may require, thus rendering it necessary to have constant recourse to the laundress. The Portuguese have a kind of passion for linen: it is the luxury of all classes, and those women would be looked upon as bad managers, whose presses were not furnished with every description of it, and in quantity sufficient, not only to supply the consumption of several months, but to meet every possible contingency. In every town are found warehouses for these cloths, and travelling dealers carry them into the villages and to the country houses. The plate represents one of these hawkers, he carries on his shoulders a large pack containing whole pieces and remnants of cloth of every description, and in his right hand holds a stick which serves as a measure for his goods.

The Dealer in Brooms and Mats.

Le Marchand de Balais et de Paillaſsons.

London Published May 2. 1814. by Meſs.rs Colnaghi & C.o

LE MARCHAND DE BALAIS ET DE PAILLASSONS.

La douceur du climat de Lisbonne et la manière solide dont on y construit les bâtimens dispensent les Portugais de la nécessité de doubler, pour ainsi dire, leurs maisons avec de la laine, comme on le pratique en Angleterre : aussi les tapis de laine y sont-ils fort rares. On les remplace par des tapis de joncs qui se fabriquent à Lisbonne, et qu'on appelle *Esteras*. C'est un tissu dont la chaîne est composée de gros fils enduits avec de la cire jaune. La trame est faite des joncs choisis avec soin. On en fait de toutes les dimensions prescrites ; et par le mélange de joncs diversement colorés, on y exécute toute espèce de dessins. Ces tapis, qui durent assez long-temps, et qui sont peu coûteux, donnent aux appartemens un air d'élégance et de propreté qui flatte l'œil, et qui fait agréablement ressortir les tableaux, les gravures, les lustres, et les autres ornemens dont on embellit les salons. Le menu peuple qui n'est pas assez riche pour s'élever jusqu'à la hauteur de l'*Estera*, se contente de nattes ou paillassons faits de feuilles de palmier. Il en tire même un double service : la nuit, il les étend sur le plancher, et pose dessus la paillasse, ou le matelas qui lui sert de lit. Le jour, ils tiennent lieu de chaises aux femmes, qui s'accroupissent dessus. Cette coutume pour les femmes de s'asseoir sur leurs talons est un reste des mœurs Asiatiques que les Maures ont laissées en Portugal. Elle existe encore dans quelques parties de l'intérieur, mais dans la capitale, et dans les autres villes où les mœurs et les arts de l'Europe ont remplacé la servile et grossière simplicité des orientaux, cette coutume ne se conserve plus que parmi le bas peuple, qui est toujours le dernier dans tous les pays à changer ses usages. Cependant, c'est encore ainsi que toutes les femmes s'asseyent dans les églises ; et on retrouve quelques vestiges de cet usage même à la cour. Dans les appartemens des princesses, il n'y a de siéges que pour les personnes royales ; et lorsque les dames de leur suite reçoivent la permission de s'asseoir, elles sont obligées de s'accroupir sur le plancher.

La gravure représente un homme qui vend des paillassons ; il vend aussi des balais, des paniers, des éventails qui servent à souffler le feu, et qu'on appelle *Abanadores*. Tous ces objets sont faits de feuilles de palmier : ils se fabriquent dans la province d'Algarve, d'où ils se répandent dans le reste du royaume.

THE DEALER IN BROOMS AND MATS.

THE mildness of the climate of Lisbon and the substantial manner in which the houses there are built, render it unnecessary for the Portuguese to line them, as it were, with carpetting, as is the custom in England. Woollen carpets are therefore very seldom met with, but their place is supplied by rush mattings, which are manufactured at Lisbon, and called *Esteras*. The rushes which compose the ground-work are selected with care and connected by a series of stout threads covered with a yellow wax: they are made of any required size, and, by the intermixture of differently coloured rushes, patterns of every description are executed. Carpets of this kind, which are tolerably durable, and very cheap, give an air of elegance and neatness to the apartment, which is pleasing to the eye, and set off in an agreeable manner the paintings, prints, lustres, &c. which adorn the saloon. The common people, who are not rich enough to aspire to the *Estera*, content themselves with mats or paillassons made of the leaves of the palm-tree. These they use for a twofold purpose. At night, they stretch them on the floor, and spread over them the mattrass or quilt, which serves them for a bed; in the day-time, they supply the place of chairs to the women, who sit down upon them cross-legged. This female custom is a remnant of the Asiatic manners left in Portugal by the Moors. It still exists in some parts of the interior, but in the capital, and the other towns, where European arts and manners have banished the slavish and gross simplicity of the East, it is only retained among the lower orders, who are always the last, in every country, to change their habits of life. This is nevertheless the way in which women of all descriptions still sit in church, and some vestiges of the practice are even to be met with at court: in the apartments of the princesses, seats are provided for the royal family only, and when any of the ladies in waiting receive permission to sit down, they are obliged to squat upon the floor.

The plate represents a man selling mats, brooms, baskets, and fans made use of for the purpose of blowing up the fire, and called *Abanadores*. These articles, all made of the leaves of the palm-tree, are manufactured in the province of Algarve, whence they find their way into the other parts of the kingdom.

The Maltese, or the Money Changer.

Le Maltais, ou Changeur d'argent.

London Published May 2. 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

LE MALTAIS OU CHANGEUR D'ARGENT.

Au commencement de ces guerres si longues et si sanglantes dont la révolution françoise a été l'occasion ou le prétexte, l'administration des finances de Portugal fut confiée à un grand du royaume, qu'une décision du premier tribunal de la monarchie avoit débarrassé de la gestion de ses propres biens. C'étoit sans doute pour que, délivré de ces soins domestiques, il pût s'appliquer, sans distractions et sans partage, au gouvernement de la fortune publique. Une des plus importantes opérations de ce ministre fut d'introduire, sous le nom d'*Apolices*, un papier-monnoie, forcément admis pour moitié dans tous les paiemens, et portant un intérêt annuel de 6 pour cent payable par le trésor royal. Cette mesure jeta tout le monde dans l'étonnement. Les Portugais, qui possèdent les mines des métaux précieux les plus abondantes, et chez lesquels les autres nations vont s'en pourvoir, ne pouvoient pas s'imaginer qu'ils fussent obligés de recourir à ces richesses fictices. Le ministre auroit bien voulu leur persuader que son papier valoit le numéraire; mais la chose n'étoit pas facile. D'abord, l'intérêt qu'on avoit attaché aux *Apolices*, comme un appât pour tenter la cupidité, ne servit qu'à éveiller la défiance; et d'autres causes contribuèrent à l'augmenter. Ce papier n'avoit point d'hypothèque qui servît de garantie. On craignoit les contrefaçons; et ce n'étoient pas de vaines terreurs: car bientôt parurent dans la circulation des *Apolices* fabriquées en Angleterre. On saisit même à Lisbonne un maître d'écriture, nommé *Sarmento*, qui les contrefaisoit avec la plume: tant il étoit facile de les imiter. Ce faussaire fut traduit devant les tribunaux. La loi le condamnoit à mort. Le souverain lui fit grâce de la vie. Mais cet acte de clémence, qui fait honneur au cœur du Prince, n'étoit guères propre à rassurer le public. On ignoroit de plus jusqu'où seroit portée cette masse de papier-monnoie, et, en effet, comment le savoir dans un pays où les ministres et autres fonctionnaires publics ne doivent point de comptes à la nation, et sont quelquefois dispensés d'en rendre au souverain, par un décret qu'ils surprennent au souverain lui-même? Ajoutez à cela l'inexactitude dans le paiement des intérêts, la partialité avec laquelle se faisoient ces paiemens, les difficultés, les lenteurs, les

délais, qui repoussoient quelques-uns des porteurs d'*apolices*, tandis que d'autres étoient admis avec une facilité qui devoit nécessairement attirer sur les payeurs des soupçons, sinon mérités, du moins vraisemblables. Tant de causes réunies ne pouvoient pas manquer de décrier le papier-monnoie ; aussi les *Apolices* avoient à peine été mises en circulation, que déjà elles perdoient sur la place, ou si vous l'aimez mieux, la valeur relative du numéraire augmentoit, et avec le numéraire, le prix du travail, des subsistances, en un mot, de tout ce qui forme dans la société l'objet des échanges et des autres contrats.

Mais si l'introduction du papier-monnie n'a pas produit en Portugal tous les avantages que s'en promettoit l'auteur, elle a du moins ouvert aux capitalistes, aux agioteurs, et à quelques employés du trésor royal, une mine féconde de richesses, que ceux-ci ont exploitée avec autant d'ardeur et d'activité que de succès. Elle a créé de plus une nouvelle branche d'industrie, en fournissant un emploi très-lucratif à une foule d'individus ; ce sont les changeurs d'argent. Le peuple les appelle des Maltais, quoiqu'il n'y en ait guères qu'un petit nombre qui soit originaire de l'île de Malte. Les autres sont des Juifs nationaux et étrangers, ou des hommes de la lie du peuple, qui, pour la plupart, ne travaillent pas pour leur propre compte. Ils sont employés par des capitalistes, qui se cachent dans l'ombre, et leur fournissent les sommes nécessaires, en leur allouant tant pour cent sur chaque négociation. Ces hommes se répandent aux environs du trésor royal, de la bourse, de l'hôtel des monnoies, du bureau général de la poste aux lettres, en un mot, aux coins des places et des rues les plus centrales et les plus commerçantes. Ils tiennent à la main un sac de toile rempli de numéraire, qu'ils agitent de temps en temps, pour tenter ou avertir les passans.

THE MALTESE OR THE MONEY CHANGER.

At the commencement of those long and sanguinary wars, of which the french revolution was the real or the ostensible cause, the administration of the Portuguese finances was entrusted to a grandee of the kingdom, who had been exempted, by a decree of the principal tribunal, from the care of managing his own affairs. This was doubtless done in order that, unfettered as he was by all domestic concerns, he might devote himself wholly and without interruption to the guardianship of the public purse. One of the most important acts of this minister was the introduction, under the denomination of *Apolices,* of a paper currency, in which the half of all payments was obliged to be made, and which bore an interest of 6 per cent. payable at the royal treasury. This measure filled every one with astonishment. The Portuguese, possessed of exhaustless mines, and the mart whither all the other nations were accustomed to resort for the precious metals, could not imagine it possible that there should be a necessity for their having recourse to this fictitious wealth. This minister would gladly have persuaded them that his paper-money was equally valuable with specie, but that was not to be done easily: in the first place, this interest upon the *Apolices,* which was held out as a bait to avarice, only served to excite distrust, and this was heightened by other causes. The paper was not issued upon any solid security, forgeries were apprehended, and not without reason, for very soon after, some *Apolices,* manufactured in England, were put into circulation. A writing master was even arrested at Lisbon, named *Sarmento,* who imitated them with a pen, so simple was the process. The fellow was cited before the tribunals, the law condemned, the prince pardoned him; but this act of clemency, which does honor to the royal feelings, was not much calculated to inspire the public with confidence. There was no knowing to what lengths this issue of paper might be carried, and, in fact, how could this be ascertained in a country where the ministers and other public functionaries are not obliged to render any accounts to the nation, and are even at times released from the discharge of this duty towards the sovereign himself, by virtue of a decree which they obtain from

him by surprise? Add to this the want of punctuality in paying the interests, the partiality with which these payments were made, the difficulties, the inertness, the delay, which were experienced by some of the holders of *Apolices*, while others were received with a degree of attention which could not fail of exciting unfavorable suspicions, natural at least, if not well founded, towards the persons appointed to make the payments. So many causes united, could not but occasion a depreciation of the paper-money, so that scarcely were the *Apolices* put into circulation, but they were at a discount; or, if you choose, the relative value of specie was encreased, and, together with it, the price of labour, of provisions, and, in short, of whatever forms the object of exchange and of contracts in general in a state of civilised society.

But if the introduction of paper-money has not been productive of all those advantages to Portugal, which the inventor had anticipated, it has at least opened to the capitalists, the jobbers, and some dependents of the treasury, an abundant mine of wealth, which has been worked by them with a success proportioned to their zeal and activity. It has moreover created a new branch of industry in furnishing a very lucrative employment to a number of individuals. These are the money changers. The people call them Maltese, although but few of them are originally from Malta. The others are Jews, Portuguese as well as foreign, or men taken from the very dregs of the people, who, for the most part, do not act on their own account, but are employed "*sub rosâ*" by certain capitalists, who supply them with the necessary funds, allowing them so much per cent. on each transaction. These men frequent the environs of the treasury, the exchange, the mint, the general post office, in short, the corners of those squares and streets the most central and the most resorted to for purposes of business. They carry in their hands a cloth bag filled with specie, which they shake occasionally to attract the attention of those passing by.

The Feast of the Holy Ghost.

La Fête du S^t Esprit.

London Published May 2, 1814, by Mess^rs Colnaghi & C^o

LA FETE DU ST. ESPRIT.

Aussitôt que la solennité de Pâques est venue mettre un terme aux jeûnes, à l'abstinence et autres austérités du Carême, les plaisirs, que ces jours de pénitence avoient effrayés, reviennent en foule. Les théâtres, fermés pendant la sainte quarantaine, sont ouverts; et souvent les mêmes voix, qui avoient harmonieusement soupiré les sublimes lamentations de Jérémie, viennent enchanter l'oreille par des airs moins graves et non moins mélodieux. Ces divertissemens profânes sont le partage exclusif des classes aisées de la société. La religion, comme une mère tendre qui chérit également tous ses enfans, en a ménagé d'autres qui sont plus à la portée du menu peuple. Elle y entremêle toujours quelques pensées de Dieu, pour modérer les passions de la multitude et conserver à ses joies toute leur innocence. Déjà les diverses confrairies se préparent à célébrer la fête de la Pentecôte, qu'ils appellent la Pâque du St. Esprit (*A Pascoa do Espirito Santo*). Un de leurs premiers soins est de rassembler les fonds nécessaires. A cet effet quelques confrères se revêtent de leur habit de cérémonie. D'une main ils tiennent un sac ou un panier; et de l'autre ils portent une espèce d'étendard de satin rouge, sur lequel est brodée, en soie blanche, la figure d'une colombe. On sait que ce fut sous cette forme que le St. Esprit se manifesta, quand l'Homme-Dieu sortit du Jourdain, où il venoit de se faire baptiser par St. Jean. Dans cet équipage ces confrères se promènent dans les rues de la ville. Un tambour et une cornemuse, qui les accompagnent, jouent, en s'accordant avec assez de justesse, les airs les plus populaires. A ce signal d'une sainte allégresse, le peuple s'empresse de venir baiser l'étendard sacré, et d'apporter son offrande. Les uns donnent de l'argent, les autres des œufs, des pigeons, des poulets, &c. Ces derniers objets sont vendus à une espèce d'encan, qui a lieu le Dimanche, à l'issue de l'office; et le produit est employé aux dépenses de la fête. Dans un climat aussi chaud, il n'est pas rare, qu'au milieu de leur course, les musiciens n'éprouvent le besoin de se rafraîchir. Alors le pieux cortége s'arrête à la porte d'un cabaret. Le saint étendard reste en dehors appuyé contre le mur; et les musiciens entrent pour prendre quelques verres de vin; mais ils se tien-

nent toujours dans les bornes de la modération : car il n'y a peut-être aucune nation qui soit plus sobre que les Portugais. Ils regardent l'ivresse comme le plus dégradant de tous les vices ; et l'injure la plus grossière qu'un homme puisse adresser à un autre, c'est de l'appeller *bebedo*, ivrogne.

THE FEAST OF THE HOLY GHOST.

As soon as the festivities of Easter arrive to put an end to the fastings, the penances and the other austerities of Lent, the pleasures, which had been scared away by that season of mortification, flock back and resume their reign. The theatres, shut during this solemn period, are thrown open, and often do the same voices, which had breathed, in strains of mournful harmony, the sublime lamentations of Jeremiah, now lead the senses captive with notes, less sad indeed, but not less melodious. These enchanting pleasures fall exclusively to the share of the higher classes of society ; but religion, like a tender mother, whose caresses are bestowed impartially upon all her children, has provided others which are more within the reach of the lower orders. She always intermingles with them some thoughts of the Deity, to moderate the passions of the multitude, and to confine their pastimes within the bounds of innocence. Already do the several brotherhoods prepare to celebrate the feast of Pentecost, which they call the Passover of the Holy Ghost *(A Pascoa do Espirito Santo)*. One of their first cares is to obtain the necessary funds. For this purpose, some of the brethren clothe themselves in their ceremonial habits, and carry, in one hand, a bag or basket, and in the other, a kind of standard of red satin, upon which the figure of a dove is worked in white silk. It is well known that it was under this form that the Holy Ghost shewed itself when the Son of God left the river Jordan, where he had just been baptized by St. John. In this attire the brethren parade through the streets of the city ; a drum and a bagpipe accompany them, and play the most popular

The French Capuchin.

Le Capucin Français.

London Published May 2, 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

airs with tolerable correctness. At this signal of religious festivity, the people press forward to salute the holy standard and to bring their offerings. Some give money, others eggs, pigeons, chickens, &c. These last articles are sold at a sort of auction, held on the Sunday, after divine service, and the proceeds are applied to defray the expences of the festival. In so warm a climate, it not unfrequently happens that the musicians find it necessary to refresh themselves: the pious band then halts at the door of a tavern, the holy standard remains without, leaning against the door, and the musicians enter to take some glasses of wine. But they always keep within the bounds of moderation, for there is perhaps no nation more sober than the Portuguese. They look upon drunkenness as the most degrading of all vices, and the grossest insult which one man can offer to another, is to call him *bebedo*, drunkard.

LE CAPUCIN FRANCOIS.

c

On trouve à Lisbonne un couvent de Capucins François. C'est une espèce d'hospice qui appartenoit aux Capucins de la province de Bretagne, et dans lequel ces religieux envoyoient ceux de leurs confrères qui se destinoient à porter la lumière de l'Evangile parmi les nations infidèles des deux Indes. Lorsque les révolutionnaires de France, après avoir supprimé tous les ordres monastiques, voulurent, à force de violences et de persécutions, contraindre tous les moines à violer leurs sermens, un grand nombre de capucins de Bretagne aimèrent mieux se soumettre à la proscription et à l'exil que de trahir leurs vœux. Pleins de confiance dans la providence de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, ils abandonnèrent leur infortunée patrie; et n'emportant avec eux que leurs vertus et l'espérance, ils vinrent demander un asile dans le petit couvent qu'ils possédoient à Lisbonne. Cette espérance ne fut pas trompée. Les Portugais les accueillirent comme de généreux confesseurs de la foi. Leurs malheurs et leur constance intéressèrent tous les cœurs. La régularité de leur conduite, leur résignation, leur humilité, leur patience, achevèrent de leur

mériter l'estime et le respect de toutes les classes de la société ; et ils purent continuer, dans le silence de la retraite, la vie de mortification et de pénitence qu'ils avoient embrassée. Mais lorsqu'en 1808 l'armée Françoise, qui avoit occupé le Portugal, fut contrainte d'évacuer la capitale et le royaume, les pauvres Capucins François, qui n'avoient d'autre part à tous ces événemens que d'en être les spectateurs obligés, craignirent d'en devenir les victimes. L'injustice manifeste d'une invasion qui n'avoit pas été provoquée, l'incapacité du général qui commandoit l'expédition, sa hauteur insultante et maladroite, ses rapines, celles des principaux chefs, tant civils que militaires, et plus que tout cela, l'inviolable attachement des Portugais pour l'auguste Maison de Bragance, avoient jeté dans tous les cœurs les sentimens d'une haine profonde qui s'étendoit à tout ce qui portoit le nom François. Long-temps comprimés par la crainte, ces sentimens éclatèrent avec violence aussitôt que l'armée Françoise eut disparu ; et les premiers jours de rejouissances publiques furent troublés par des tumultes populaires. Bientôt des hommes astucieux, couvrant d'un voile de patriotisme le scandale de leur conduite passée et l'ambition de leurs projets, s'emparèrent des agitations de la populace, et lui parlant le langage des passions qu'elle entend si bien, ils augmentèrent sa turbulence, et la dirigèrent contre leurs ennemis personnels et contre ceux dont la présence et la mémoire les accusoient. Alors l'asile des citoyens fut violé. Des hommes armés de piques (chuços) forcèrent les maisons des particuliers et en furetèrent tous les recoins, sous prétexte d'y rechercher les François, ou leurs partisans qui pouvoient s'y tenir cachés. Pendant ces jours de désordres, les Capucins François, renfermés dans leur couvent, trembloient à chaque instant qu'on ne vînt les en arracher. Ils en furent quittes pour la peur. Le peuple de Lisbonne, le plus docile de tous les peuples et le plus facile à conduire, se montra dans cette occasion beaucoup plus modéré que ses agitateurs ; il respecta la vertu de ces humbles cénobites, qui, après quelques jours passés dans toutes les angoisses de la terreur, reprirent leur train de vie ordinaire, et envoyèrent leurs frères lais faire la quête comme de coutume, en se contentant d'imposer à ces frères le silence le plus absolu.

La gravure représente un de ces frères quêteurs, dont la langue semble comme enchaînée par un filtre. Il aborde les passans en leur faisant une profonde inclination, leur offre une prise de tabac, leur présente son sac entr'ouvert, et se retire sans prononcer un seul mot.

THE FRENCH CAPUCHIN.

A convent of French Capuchins is to be found at Lisbon. It is a kind of depot which formerly belonged to the Capuchins of the province of Britany, and to which these holy fathers sent such of their brethren as were appointed to convey the light of the Gospel to the heathen nations of the two Indies. When the French revolutionists, after having suppressed all the monastic orders, wished, by means of violence and persecution, to force all the monks to violate their oaths, a great number of the capuchins of Britany chose rather to submit to proscription and to banishment, than to infringe their vows. Full of confidence in the providence of Him who supplies the fowls of the air, they fled their unhappy country, and carrying nothing away with them but their virtues and their hopes, they came to Lisbon to demand an asylum in the convent they possessed there. Their hopes were not disappointed. The Portuguese received them as generous confessors of the faith: their misfortunes and their constancy interested every heart; the regularity of their lives, their humility, their patience, succeeded in gaining for them the entire esteem and respect of all classes of society, and they were enabled to continue in the calm of seclusion, the life of penitence and mortification which they had embraced. But when, in 1808, the French army which had occupied Portugal, was compelled to evacuate the capital and the kingdom, the poor French Capuchins, who had taken no other part in the late events than that of reluctant spectators, trembled lest they should become their victims. The glaring injustice of an unprovoked invasion, the incapacity of the general who commanded the expedition, his insulting, aukward, hauteur, his own depredations and those of his principal officers, civil as well as military, but, more than all, the inviolable attachment of the Portuguese for the august House of Braganza, had impressed every heart with sentiments of hatred the most profound, and which was extended to every thing that bore the French name. These feelings, long stifled by fears, burst forth with proportionate violence as soon as the French army had disappeared,

and the first days of public rejoicing were obscured by popular tumults. It was not long before some designing men, concealing the infamy of their past conduct and the ambition of their present views, under the mask of patriotism, took advantage of the agitation of the public mind, and addressing it in the language of passion, which always finds so easy an access, inflamed its violence, and directed it against their own personal enemies, against those, the sight and remembrance of whom reproached them with their crimes. It was then that the sanctuary of the citizen was violated. Men, armed with pikes (chuços), forced open the houses of individuals and ransacked every corner of them, under the pretence of searching for such of the French or of their partisans as might be concealed there. During these days of disorder, the French Capuchins, shut up in their convent, trembled every instant lest they should be dragged from the shelter of its walls. But their fears were groundless. The populace of Lisbon, of all others the most docile and the most easily guided, evinced, upon this occasion, much more moderation than the demagogues. The virtue of these poor anchorets was respected, and, after some days passed in all the agony of apprehension, they resumed their ordinary course of life, and sent out their lay brethren to beg as usual, contenting themselves with imposing upon them the most profound silence.

The plate represents one of these begging brothers whose tongue appears bound as by a spell. He accosts passengers with a low bow, offers them a pinch of snuff, presents his half closed bag, and withdraws without pronouncing a single word.

The Water Melon Girl in the Square of Seluval.

Marchande de Melons d'eau sur la Place de Séluval.

London Published May 2. 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

MARCHANDE DE MELONS D'EAU SUR LA PLACE DE SETUVAL.

La ville de Setuval, que les Anglois appellent St. Ubes, est située au sud de Lisbonne, vers l'embouchure du Sadaô. L'excellence du sel qu'on y fabrique, et que les nations du Nord viennent y chercher pour leurs salaisons, l'a rendue célèbre. Mais elle ne l'est pas moins par l'abondance et la douceur de ses fruits. La campagne qui l'environne, aussi fertile que bien cultivée, offre à l'œil un spectacle qui enchante à la fois tous les sens. De tous côtés, on y découvre des bosquets d'orangers, d'amandiers, de citroniers, de grenadiers, de figuiers, de mille autres arbres, dont les fleurs unissent tous les parfums, et les fruits toutes les saveurs. Partout la terre s'y couvre des productions les plus riches : les melons, les melons d'eau, les tomates, toutes les plantes, tous les légumes, y croissent comme à l'envi. C'est un luxe de végétation qui étonne. Les montagnes de Palmela et d'Arrabida, qui séparent le bassin du Tage de celui du Sadaô, défendent cette campagne contre les vents froids du Nord, et donnent à toutes ses productions un degré de précocité et de succulence qui les rend bien supérieures à celles de Lisbonne et des environs. Les coteaux, qui garnissent le pied de ces montagnes, sont couronnés de vignobles, qui produisent le vin muscat le plus exquis que l'on connoisse en Portugal. La mer, qui vient baigner les murs de la ville du côté du sud-ouest, lui apporte, pendant l'hiver, de tièdes ondées ; dans l'été, des brises qui tempèrent l'ardeur du soleil ; dans tous les temps, une quantité prodigieuse d'excellens poissons.

L'estampe représente une femme qui s'est établie au milieu de la place, pour y vendre des melons d'eau, que les Portugais appellent *Melancias*, et dont ils font une grande consommation. Elle est assise dans une large corbeille de forme oblongue, où elle serre sa marchandise, et qui lui offre même un abri contre l'excessive chaleur du soleil. A cet effet elle dresse cette corbeille sur une de ses extrémités ; et se plaçant du côté opposé au soleil, elle s'y trouve à l'ombre comme derrière un paravent.

THE WATER-MELON GIRL IN THE SQUARE OF SETUVAL

The town of Setuval, called by the English St. Ubes, is situated to the South of Lisbon, near the mouth of the Sadaô. It owes its principal celebrity to the excellence of the salt which is produced there, and for which it is resorted to by the people of the North, for the purpose of curing their provisions; but it is almost equally famous for the abundance and the quality of its fruits. The country by which it is surrounded, being in the highest state of fertility and cultivation, presents a spectacle which at once fills every sense with delight. On all sides are seen groves of the orange, the almond, the citron, the pomegranate, the fig, and a thousand other trees, whose blossoms unite all that is grateful to the sense, as do their fruits, all that is exquisite to the taste. Nature every where pours forth her gifts with a lavish hand: melons, water melons (tomates), every plant, every herb, is found there in the utmost profusion. There is a luxury of vegetation which is astonishing. The mountains of Palmela and Arabida, which separate the bason of the Tagus from that of the Sadaô, shelter this part of the country from the chilling blasts of the North, and give to all its productions a degree of forwardness and excellence which render them very far superior to the growth of Lisbon and its environs. The elevations which skirt the base of these mountains, are crowned with vines, which produce the muscadine, the most exquisite wine known in Portugal. To the sea, which washes the walls of the town on the south-west, it is indebted for the genial showers which soften the asperity of winter, and for the breezes which temper the ardour of the summer's sun, in every season, for a prodigious supply of excellent fish which is produced there.

The plate represents a woman, who has placed herself in the middle of the square to sell water-melons, which the Portuguese call *Melancias*, and of which they consume a great quantity. She is seated in a large basket of an oblong form, which serves as a store-house for her fruit, and even as a shelter from the excessive heat of the sun. For this purpose she sets it up endways, and placing herself on that side which is turned from the sun, is screened from its rays as by a parasol.

Ballad Singers in the Place of Rocio.

Chanteurs à la Place du Rocio.

London Published May 2, 1814 by Mess.rs Colnaghi & Co.

CHANTEURS A LA PLACE DU ROCIO.

On rencontre quelquefois, sur les places publiques de Lisbonne, une troupe de chanteurs, autour desquels la multitude se rassemble. Ce sont presque toujours des indigens, qui n'ayant plus d'autre ressource que la bienfaisance du public, s'efforcent de l'intéresser en leur faveur par un petit concert, qui n'est pas sans agrément. Ils ont ordinairement la voix très-juste, chantent en parties avec assez d'ensemble, et soutiennent le chant par un accompagnement de guitarre, qui n'y gâte rien. On trouve aussi à Londres de ces chanteurs ambulans, qui s'arrêtent au coin des rues : mais quelle différence ! On est quelquefois tenté de payer ceux-ci pour qu'ils se taisent ; tandis que le plaisir que vous font éprouver ceux de Lisbonne, vous dispose involontairement à les secourir. De toutes les langues dérivées du Latin, la Portugaise est peut-être celle qui a conservé le plus de ressemblance avec la langue-mère. Pleine de voyelles éclatantes et sonores, elle offre au chanteur des points d'appui, qui lui permettent de déployer toutes les richesses de son gosier, et de faire ressortir toutes les grâces de sa voix. Les Portugais ont d'ailleurs l'oreille aussi juste que délicate : etil faut bien que ces qualités tiennent à leur organisation, ou à l'influence du climat, puisqu'on les retrouve jusques dans les personnes des dernières classes, jusques chez les paysans les plus grossiers, qui, sans art, sans étude, sans aucune connoissance de la musique, chantent presque tous assez bien.

L'estampe représente un de ces chanteurs accompagné de sa femme et d'un jeune enfant. On aperçoit dans le fond de la gravure le palais de l'Inquisition, qui continue d'exister en Portugal ; et c'est aujourd'hui le seul pays de la Chrétienté où l'on n'ait pas aboli ce tribunal redoutable.

BALLAD SINGERS IN THE PLACE DU ROCIO.

It is not uncommon to meet, in the public squares at Lisbon, a troop of ballad singers, with a mob collected round them. They are almost all paupers who, having no resource but in public charity, endeavour to interest it on their behalf by their little concerts, which are not wholly disagreeable. Their voices are in general very true; they sing in parts with tolerable correctness, and enliven their songs by an accompaniment on the guitar, which by no means diminishes their effect. These wandering minstrels are also to be met with in London, dispersing their strains at the corners of the streets; but what a difference! The latter one is often tempted to bribe to silence, while charity is involuntarily awakened by the pleasing tones of the ballad singers of Lisbon. Of all the languages which owe their derivation to the Latin, the Portuguese bears perhaps the closest resemblance to the mother-tongue. Full of vowels, prominent as well as sonorous, it affords rests to the singer, which enable him to display all the treasures of his voice, and which draw out all the graces of his song. The Portuguese have moreover an ear not less delicate than just, for which they must be indebted either to their organization or to the influence of the climate, since it is found among persons of the lowest orders: the most illiterate even of their peasants, unassisted by art or study, and without any knowledge of music, is far from being a despicable singer.

The plate represents one of these singers, accompanied by his wife and a young child. In the back ground appears the palace of the Inquisition, which still exists in Portugal, the only Christian country at this moment, wherein this formidable tribunal has not been abolished.

P. 40

The Waterman

Le Batelier.

London Published May 2. 1814. by Messrs.rs Colnaghi & Co.

LE BATELIER.

Le Tage, qui forme sous les murs de Lisbonne un des plus beaux ports de l'Europe, offre à cette capitale de grandes facilités pour les communications, soit entre les différens quartiers de la ville, soit entre les deux rives du fleuve. Ces communications se font par des bateaux de toutes dimensions, qui bordent, en grand nombre, tous les quais et tous les abords de la ville, et qui sont toujours prêts à vous transporter partout où vous désirez pour une rétribution assez modique. Les conducteurs de ces bateaux sont, pour la plupart, originaires de la petite province d'Algarve, que les Portugais appellent un royaume, et qui est renommée pour les excellens hommes de mer qu'elle fournit. C'est d'elle qu'on tire les rameurs pour les yachts, et autres bateaux de plaisir de la famille royale. Ces Algarviens sont actifs, laborieux, très-économes et très-intelligens. Ils ont l'esprit vif, plein de saillies naturelles, qui font pardonner leur babil.

L'estampe, No. 40, représente un de ces bateliers dans son costume habituel; c'est-à-dire, les pieds et les jambes nus, la veste négligemment jetée sur une des épaules, et la tête couverte d'un méchant chapeau. On aperçoit, dans le fond, un bateau qui veut aborder; mais la basse-marée ne lui permettant pas d'arriver bord à quai, le batelier se jette à l'eau, prend successivement, entre ses bras, les passagers, quelsqu'ils soient, qui se trouvent dans son bateau, et les porte en sûreté jusqu'au rivage.

THE WATERMAN.

The Tagus, which washes the walls of Lisbon, and forms there one of the finest ports in Europe, affords this capital great facilities of communication, both between the different quarters of the town and the opposite banks of the river. This is carried on by means of boats of all sizes, which ply in great numbers at every quay and avenue to the city, and which are, at all times, ready to convey passengers wherever they please, for a very trifling remuneration. The boatmen, for the most part, come originally from the little province of Algarve, which the Portuguese call a kingdom, and is celebrated for the excellent seamen which it furnishes. Thence it is that rowers are procured for the yachts and other pleasure boats of the royal family. These Algarvians are active, laborious, very economical, and very intelligent. Their imagination is lively, and abounding with natural sallies, which make amends for their loquacity.

The plate, No. 40, represents one of these watermen in his usual costume; that is to say, with feet and legs bare, a waistcoat thrown negligently over one shoulder, and a miserable hat upon his head. In the back ground a boat is seen endeavouring to approach the shore, but the ebb tide not permitting it to get abreast of the quay, the boatman jumps into the water, takes the passengers, be they who they will, in his arms by turns, and carries them in safety to the shore.

A Woman selling bread in the Place S.t Paul.

La Marchande de pain à la Place S.t Paul.

London Published May 2.1814 by Messrs. Colnaghi & Co.

LA MARCHANDE DE PAIN A LA PLACE ST. PAUL.

LA BOULANGÈRE A CHEVAL.

Les boulangers établis à Lisbonne ne pouvant pas suffire aux besoins journaliers de cette grande ville, d'autres boulangers, qui habitent les villages aux environs, suppléent à cette insuffisance. Tous les matins ces derniers envoient à la ville une quantité considérable de pain. Les uns l'y font transporter sur des charriots du pays, chargés d'une espèce de caisse en bois, où le pain est renfermé; les autres l'y conduisent dans de grands paniers d'esparte, portés par des chevaux.

L'estampe, No. 41, représente un de ces charriots, qui s'est arrêté sur la Place St. Paul. On aperçoit à côté la boulangère qui a étalé sa marchandise. Auprès d'elle sont des balances pour la peser.

On voit dans l'estampe, No. 42, une boulangère qui conduit un cheval chargé de pains qu'elle va distribuer à ses acheteurs habituels.

A Lisbonne, le prix du pain d'une livre est fixé chaque semaine par une décision de la municipalité, rendue sur le rapport des administrateurs du grenier au bled. Ce prix varie, suivant les variations du prix moyen du bled, dans le courant de la même semaine. Il y a cependant des espèces de pains, dont le prix est toujours le même, mais dont le poids est variable: ce sont les pains de 20 et 10 reis. Quant au pain d'une qualité supérieure, qui, à Lisbonne comme à Londres, s'appelle *Pain François*, la loi n'en détermine ni le poids, ni le prix. Elle le regarde comme un objet de luxe, qu'elle abandonne aux conventions mutuelles de l'acheteur et du vendeur.

A WOMAN SELLING BREAD IN THE PLACE ST. PAUL.

A BAKER'S WIFE ON HORSEBACK.

As the bakers, who are established at Lisbon, do not furnish a supply of bread adequate to the consumption of so large a city, others, from the surrounding villages, make up the deficiency. These send to town every morning a considerable quantity of bread; some, in a kind of wooden boxes, packed upon their country waggons; others, in large panniers, and on horseback.

The plate, No. 41, represents one of these waggons, which has stopped in the Place St. Paul. On one side is the baker's wife, who has set out her commodities for sale, and near her are scales for weighing them.

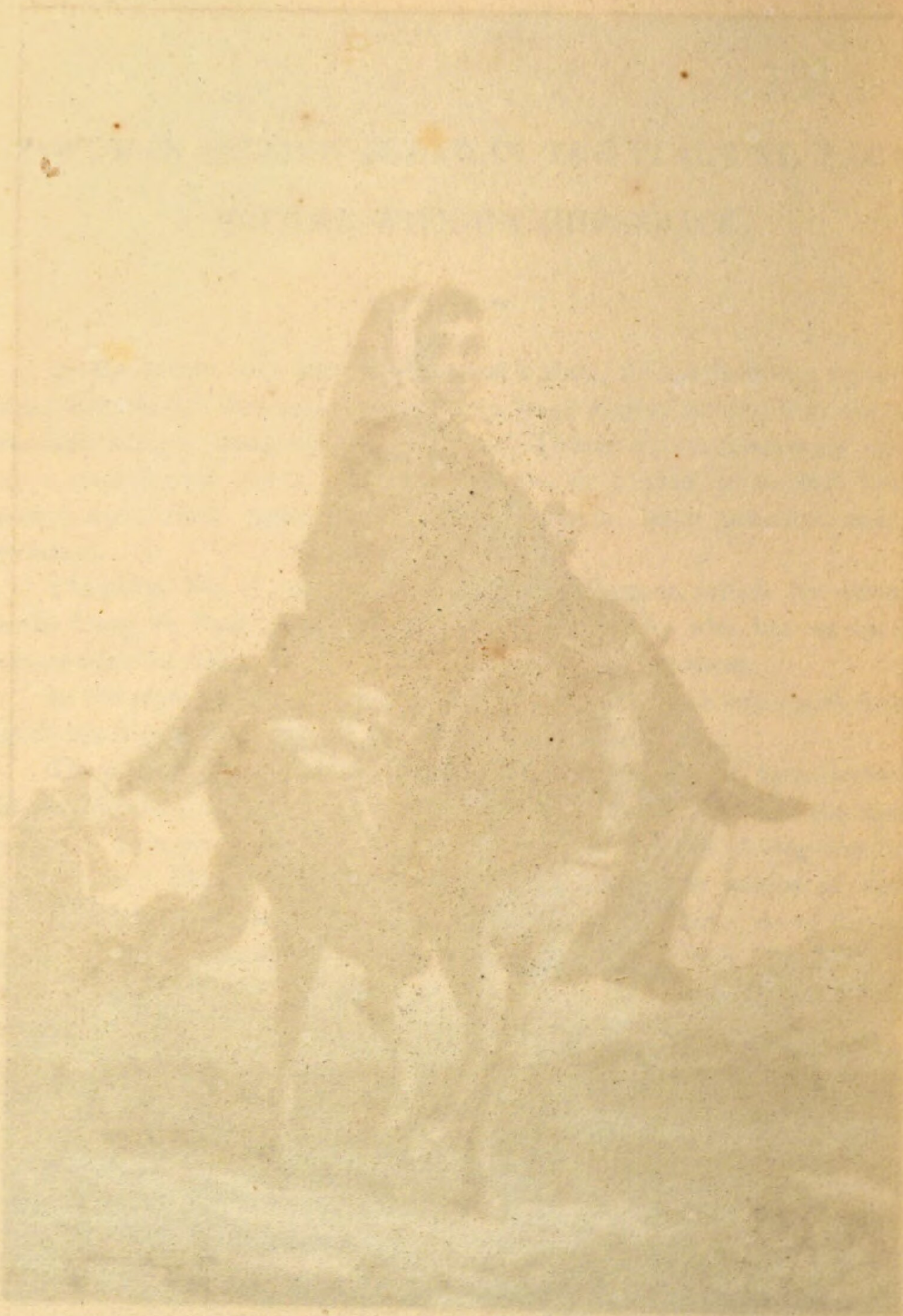
In the plate, No. 42, is seen a woman leading a horse laden with bread, which she is going to distribute among her regular customers.

The price of the pound loaf at Lisbon is fixed every week by a decree of the municipality, founded upon the report of the administrators of the public granary. This price varies with the average value of corn during the preceding week. There are however some kinds of loaves, the weight of which varies, but the price never, such are those of 20 and 10 reis. As to the finer sort of bread, which, at Lisbon as in London, is called *French Bread*, the law has not regulated either its weight or value: it is considered as an article of luxury, and left to be settled between buyer and seller.

A Bakers Wife on horseback.

La Boulangere à Cheval.

London Published May 2. 1814 by Messrs. Colnaghi & Co.



The Mendicant Friar.

Le Frere Quêteur.

London: Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi & Co.

LE FRÈRE QUETEUR.

Par les règles de leur institut, les religieux mendians ne doivent posséder aucun revenu fixe; et comme ils ont rejeté le travail des mains si fort recommandé dans l'Ecriture-Sainte, et si long-temps pratiqué par les moines des premiers siècles, ils ont été obligés de recourir, pour subsister, à la ressource honteuse de la mendicité. A cet effet, on trouve, dans chaque communauté un certain nombre de frères quêteurs qui vont demander l'aumône pour tout le convent. Ces frères sont, pour la plupart des hommes ignorans et sans éducation, que le défaut d'instruction empêche d'entrer dans les ordres ecclésiastiques, et qui ne sont admis dans la communauté que pour y remplir les fonctions les plus grossières. Ils portent ordinairement, dans leurs courses, une espèce de niche, dans laquelle est placée l'image d'un saint, et c'est presque toujours St. Antoine. Ils la font baiser aux gens du peuple, pour en obtenir quelques aumônes.

Les Portugais, surtout ceux des dernières classes, ont une vénération particulière pour St. Antoine, qui nâquit à Lisbonne, et qui est connu dans le reste de la catholicité sous le nom de St. Antoine de Padoue. S'ils éprouvent quelques pertes, s'ils essuyent quelques malheurs, ou s'ils sont exposés à quelques dangers, c'est presque toujours à St. Antoine qu'ils adressent leurs humbles prières. On a élevé une belle église sur le terrein même qu'occupoit la maison où le saint prit naissance; et le jour de sa fête, qui est une fête d'obligation pour tout le royaume, est chommé avec un soin très-particulier par les cabaretiers, les *courtisannes*, les bateliers, les harangères, et autres gens de cette espèce.

THE MENDICANT FRIAR.

By the rules of their order, the mendicant friars must not possess any settled income, and having renounced manual labour, so strongly recommended in the Scriptures, and so long practised by the monks of the early ages, they have been obliged to have recourse to the degrading practice of begging to obtain the means of subsistence. To this end a certain number of mendicant friars are found in every community, who go about asking alms for the convent in general. They are for the most part ignorant and uneducated men, who, for want of instruction are prevented entering into ecclesiastical orders, and who are only admitted into the community upon condition of their performing the most degrading functions. They usually carry in their walks a kind of niche containing the image of a saint, generally St. Anthony; this they present to the populace to kiss, and receive an alms in return.

The Portuguese, particularly those of the lower classes, have an extraordinary veneration for St. Anthony, who was born at Lisbon, and is known to the rest of the catholic world under the name of *St. Anthony of Padua.* When exposed to loss, overtaken by misfortune, or threatened with danger, it is always to St. Anthony that their humble supplications are addressed. Even on the spot where stood the house in which the saint first saw the light, a handsome church has been erected, and the day of his festival, which is an obligatory one for the whole kingdom, is celebrated by publicans, *courtezans*, watermen, fishermen, and others of the same class, with extraordinary pomp.

The Beneficiary.

Le Bénéficier: (o Beneficiado)

London: Published May 2. 1814. by Mess.rs Colnaghi &c.o

LE BÉNÉFICIER. (O BENEFICIADO.)

Le nom de Bénéficier, qui appartient, en général, à tous les clercs qui jouissent de quelques revenus ecclésiastiques, se donne, dans une acception plus restreinte, à ceux qui possèdent des bénéfices simples, ou sans charge d'âmes. Ces bénéfices ressemblent assez à ces places lucratives et sans fonctions que les Anglois appellent *Sinecures*, puisqu'ils n'obligent les titulaires qu'à réciter, chaque jour, quelques prières, et peut-être à faire dire quelques messes pour le repos de l'âme des fondateurs. Ils sont assez nombreux en Portugal; et quelques-uns produisent un revenu considérable. On les confère presque toujours aux fils cadets des familles distinguées, qui ont embrassé le parti de l'église; et qui, réduits par l'établissement des majorats à une pension très-modique qui leur est allouée pour tout partage dans la succession paternelle, trouvent, dans ces revenus ecclésiastiques, d'amples moyens de maintenir la dignité de leur rang, et souvent même de relever la fortune de leur famille, que l'inconduite des aînés, ou des revers inattendus avoient dérangée.

THE BENEFICIARY.

The appellation of Beneficiary, which is borne indiscriminately by all the clergy in the possession of ecclesiastical preferment, is applied in a more limited sense to those who hold simple benefices, or are released from the care of souls. These livings are not unlike those more lucrative, but not less ill-earned offices known in England by the name of *Sinecures*, because all the duty which they require from the incumbents is, every day, to recite a few prayers, and probably to have a few masses said for the repose of the souls of those who founded them. They are rather numerous in Portugal,

and some of them yield a considerable income. They are almost always bestowed upon the younger sons of great families who, having taken orders, and being reduced by the institution of the *Majorats*, to the very moderate income which falls to their share in the division of the paternal estate, find in these ecclesiastical benefices ample means of supporting their rank, and often indeed of restoring the fortunes of their house, dissipated by extravagance, or reduced by unforeseen calamity.

PAYSAN DES ENVIRONS D'OVAR CONDUISANT UN CHARRIOT.

Le charriot représenté dans cette gravure est construit sur le même principe que ceux de Lisbonne, dont nous avons parlé dans le No. 15 ; c'est-à-dire, que les roues tournent avec l'essieu, auquel elles sont fixement attachées. On y remarque pourtant quelques différences. Toutes les pièces qui composent ce charriot-ci sont en général moins pesantes, et les roues étant évuidées en grande partie, ajoutent encore à sa légèreté.

La petite ville d'Ovar, séparée de la mer par des dunes de sable, est située à 4 lieues (16 miles) au sud de Porto, dans une plaine très-sablonneuse et sur la rive nord d'un grand lac, dont l'extrémité sud communique avec le port d'Aveiro. Les habitans de cette petite ville et des environs sont également adonnés et à la pêche et au labourage, et font alternativement ces deux métiers : aussi sont-ils vêtus comme le sont presque tous les pêcheurs, le long des côtes de Portugal. Ils ont les jambes et les pieds nus, la tête couverte d'un méchant bonnet de laine, des caleçons de toile, qui ne descendent guères qu'à la hauteur du genou, une chemise, et par-dessus tout cela, une longue tunique, d'étoffe grossière et de couleur brune, et garnie en haut d'une espèce de chaperon. Quand ils sont en marche, ils retroussent cette tunique, et la fixent autour d'eux avec une ceinture. Tel est le charretier représenté dans cette estampe.

A Peasant from the Neighbourhood of Ovar driving his Waggon.

Paysan des Environs d'Ovar conduisant un Charriot.

London Published May 2, 1814 by Messrs. Colnaghi & Co.

un hôpital pour recevoir les malades indigens qui s'y rendroient. Ce pieux établissement, qui s'est successivement accru par la munificence des reines de Portugal, peut contenir aujourd'hui deux à trois cents malades. Tous les ans les hôpitaux de Lisbonne y font conduire et transporter à leurs frais une multitude prodigieuse d'infirmes. Ces eaux sont excellentes pour les rhumatismes, les paralysies, et quelques maladies de la peau ; prises intérieurement, elles guérissent les maux d'estomac, et donnent à ce viscère une force et une vigueur nouvelles. On les prend depuis le mois d'Avril jusque vers la fin d'Octobre. Pendant ce temps, elles sont fréquentées par un grand nombre de gens aisés, qui s'y rendent de toutes les parties du royaume. Les uns y viennent pour rétablir leur santé, et d'autres pour profiter des plaisirs de la société, qui y est toujours fort nombreuse, et composée de personnes de toutes les classes.

L'estampe représente la salle des bains pour les hommes. On y voit des malades plongés dans l'eau ; d'autres qui en sortent, soutenus par des infirmiers, qui les conduisent dans des appartemens voisins, où sont déposés leurs vêtemens.

THE BATHS OF CALDAS DA RAINHA.

At the distance of 15 leagues (60 miles) to the north of Lisbon, are some tepid baths, which are held in great repute. A considerable town has been erected there, called *As Caldas da Rainha*, the appellation of Caldas being given by the Portuguese to warm springs of every description, and an hospital having been founded on this very spot by a queen of Portugal, for the reception of any poor who might be sent there. This benevolent institution, to which successive additions have been made by the munificence of the queens of Portugal, is now capable of containing from two to three hundred persons. The hospital of Lisbon sends there every year a prodigious number of sick at its own expense. These waters are of great service in rheumatic and paralytic cases, and in some cutaneous disorders. Taken internally, they remove complaints of the stomach, and give a fresh tone and vigour to the intestines.

A PEASANT, FROM THE NEIGHBOURHOOD OF OVAR, DRIVING HIS WAGGON.

The waggon represented in this plate is constructed upon the same principle as those used in Lisbon; viz. with a moveable axle, turning with the wheels, which are fixed to it. There is still some difference between them. The waggons of Ovar are less cumbrous in every respect, and their wheels, being for the most part hollowed out, give them a still greater lightness.

The little town of Ovar, separated from the sea by plains of sand, is situated at the distance of four leagues (16 miles) to the southward of Oporto, and upon the northern bank of a great lake, the southern extremity of which communicates with the port of Aveiro. The inhabitants of this little place and its environs are employed in fishing as well as husbandry, and divide their time between these two occupations. For this reason they are clad like the majority of the fishermen along the coasts of Portugal, having the feet and legs bare, the head covered by a shabby woollen cap, linen drawers which scarcely reach to the knee, a shirt and over all, a long stuff cloak, of a brown colour and very coarse, with a kind of hood at the top. When in motion they tuck up this cloak and fasten it round them with a belt. Such is the waggoner represented in this plate.

LES BAINS DE CALDAS DA RAINHA.

A quinze lieues (60 miles) au nord de Lisbonne, on trouve des bains d'eaux thermales, qui jouissent d'une grande réputation. Une ville assez considérable s'est élevée dans cet endroit. On l'appelle *Caldas da Rainha*; parce que les Portugais donnent ce nom général de Caldas à toutes les sources d'eaux chaudes; et parce qu'une reine de Portugal a fondé dans ce même lieu

The Baths of Caldas da Rainha.

Les Bains de Caldas da Rainha.

London Published May 2. 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

A Female Peasant from the Neighbourhood of Caldas da Rainha

Paysanne des Environs de Caldas da Rainha.

London Published May 2. 1814. by Messrs. Colnaghi & Co.

The time for taking them is from the month of April to the end of October. During this interval they are frequented by a great number of people of condition, who go there from all parts of the kingdom, some to establish their health, others to enjoy the pleasure of a society, very numerous, and composed of persons of every description.

The plate represents the bathing-room appropriated to the men. Some of the sick are seen plunged into the water; others taken out by the attendants, who conduct them to the neighbouring appartments, where they have left their cloaths.

PAYSANNE DES ENVIRONS DE CALDAS DA RAINHA.

Le costume de cette paysanne ressemble beaucoup à celui des villageoises aux environs de Lisbonne. Comme ces dernières, elle porte des bottines de cuir, et sa tête est enveloppée d'un mouchoir blanc qui s'attache sous le menton; mais au bonnet pointu des *Saloias*, elle a substitué un chapeau rond à larges bords, qui la défend mieux du soleil. On aperçoit dans le fond de l'estampe un charriot du pays, chargé d'une large cuve remplie de grappes de raisins, que l'on transporte de la vigne dans le pressoir.

A FEMALE PEASANT FROM THE NEIGHBOURHOOD OF CALDAS DA RAINHA.

The costume of this woman is very similar to that of the villagers in the neighbourhood of Lisbon. Like these, she wears leathern buskins, and has a white handkerchief thrown over her head and fastened under the chin But, for the pointed cap of the *Saloias*, she has substituted a round, broad-brimmed hat, by which she is better shaded from the sun. In the back ground of the picture is seen a waggon of that part of the country, bearing a large tub filled with clusters of grapes, which are on their way from the vineyard to the wine-press.

PAYSANNE QUI VA SARCLER LE MAÏS.

La province du Minho, qui a été le berceau de la monarchie Portugaise, est une des plus petites, et, en même temps, une des plus fertiles du royaume. Quoique sa superficie ne soit guères qu'un douzième de la superficie générale, elle contient cependant à peu-près le tiers des habitans de tout le Portugal; c'est-à-dire, environ un million d'âmes; et malgré cette excessive population, c'est peut-être la seule province qui puisse exporter annuellement une grande quantité de subsistances, sans compromettre ses besoins; et qui en exporteroit infiniment d'avantage, si une administration peu éclairée ne mettoit continuellement des entraves aux progrès de son industrie agricole.

Le Minho doit, en grande partie, sa fertilité au grand nombre de rivières qui l'arrosent; mais il la doit surtout à l'infatigable activité de ses habitans. Au premier rang des plantes céréales qu'on y cultive, il faut placer le maïs, ou bled de Turquie, que les Portugais appellent *Milho*, et qui forme la base de la nourriture de la grande majorité de la population. On le sème aux mois de Mars et d'Avril, et on le récolte vers le mois de Septembre. Cette culture exige des soins presque continuels: il faut, à chaque instant, remuer la terre au pied du maïs, enlever les plantes parasites qui l'étoufferoient, ou lui déroberoient les sucs nourriciers nécessaires à son accroissement; il faut surtout l'arroser souvent: aussi les paysans du Minho sont-ils fort habiles dans l'art de conduire et de distribuer les eaux. Les femmes partagent avec les hommes tous ces travaux champêtres: et l'estampe, No. 48, représente une paysanne qui va sarcler. Sa tête est couverte d'un chapeau rond, en feutre, pour se défendre de l'ardeur du soleil, et sa main est armée d'une houe, pour remuer la terre au pied du maïs. De retour le soir dans sa chaumière, elle y retrouvera tous les soins du ménage qui l'y attendent, et qu'elle remplira, sans se plaindre. Ainsi, l'année entière n'est pour elle qu'un cercle de travaux renaissans: ainsi, tous ses plaisirs se bornent à changer d'occupations. Mais la Providence, qui l'a placée dans cette condition laborieuse, lui a donné la patience qui adoucit toutes les peines, et une courageuse activité qui les surmonte.

A Woman going to weed Maize.

Paysanne qui va sarcler le Maïs.

London, Published May 2. 1814. by Messr. Colnaghi & Co

A WOMAN GOING TO WEED MAIZE.

The province of Minho, which has been the cradle of the Portuguese monarchy, is one of the smallest, and, at the same time, the most fertile in the kingdom. Though occupying scarcely more than one twelfth part of the superficial extent of Portugal, it contains nearly one third of its inhabitants, viz. about a million souls, and notwithstanding this immense population, is perhaps the only province which is able to export annually a great quantity of the necessaries of life, without impoverishing itself, and it might spare a good deal more, did not a short-sighted government throw continual obstacles in the way of its agricultural improvement.

Minho is in a great measure indebted for its fertility to the numerous rivers which water it; but, more than all, to the indefatigable exertions of its inhabitants. In the first rank of farinaceous plants cultivated there must be placed the maize or indian corn, called by the Portuguese *Milho,* which constitutes the principal nourishment of a great majority of the population. It is sown in the months of March and April, and gathered in about September. The cultivation of it requires almost incessant attention: the earth round the root must be kept constantly hoed up as must the weeds, which would choak and rob it of the juices essential to its growth, be cleared away; above all, it must be frequently watered, and the peasants of Minho are very skilful in the art of irrigation.

The women there share these rustic labours with the men; and the plate, No. 48 represents a female peasant going out to weed. On her head she wears a round felt hat to keep off the sun's rays, and carries in her hand a hoe to loosen the earth at the foot of the maize. On returning to her cot in the evening, she will have all the domestic duties to perform, and will do it without a murmur. Thus is the whole year to her but a round of constant labour: thus do all her pleasures consist in the mere variety of toil; but Providence, in allotting her this laborious existence, has given her a spirit of patience which alleviates all her difficulties, and a persevering courage which enables her to surmount them.

PAYSANNE ALLANT AU MARCHÉ.

Dans l'estampe, No. 49, on voit une paysanne de la même province, qui se rend au marché. Elle porte sur sa tête un panier qui renferme quelques productions de son petit champ, et quelques produits de son industrie, comme un morceau de toile, des écheveaux de fil. A son côté pend une quenouille chargée de filasse; car les heures qu'elle doit passer sur la place du marché, en attendant les acheteurs, ne seront pas pour elle des heures d'oisiveté. Elle a les jambes et les pieds nus: mais avant d'entrer dans la ville, elle aura soin de les laver dans une eau courante, et de prendre sa chaussure, qu'elle porte, à cet effet, dans son panier. Cette chaussure se compose d'une paire de bas filés et tricotés de ses mains, et d'une espèce de mules, dont la semelle est de bois, et le dessus de cuirs de diverses couleurs, découpés avec assez de goût. En sortant de la ville, les bas et les mules rentreront dans le panier; et l'économe villageoise regagnera, nus pieds, son hameau, en continuant de filer sa quenouille, pour charmer les ennuis du chemin.

A WOMAN GOING TO MARKET.

Plate, No. 49, represents a female peasant of the same province in her way to market. On her head she carries a basket containing some of the productions of her little garden, and some of the fruits of her industry, such as a piece of cloth, some skeins of thread, &c. A distaff, filled with flax, hangs at her side, for she will not waste in idleness the time she must pass at the market, while waiting for customers. Her legs and feet are bare; but, before entering the town, she will take care to wash them in a running stream, and to put on the shoes and stockings which, to that end, she carries in the basket. The stockings have been spun and knit with her own hands; the shoes, or rather slippers, have wooden soles, and upper leathers of different colours, arranged with considerable taste. On quitting the town, the shoes and stocking are replaced in the basket, and the thrifty dame returns barefooted to her cottage, spinning as she goes along to beguile the tediousness of the way.

A Woman going to Market.

Paysanne allant au Marché.

London, Published May 2 1814. by Mess.ᵗ Colnaghi & C.ᵒ

A Peasant Girl leading a Waggon.

Jeune Paysanne qui conduit un Charriot.

JEUNE PAYSANNE QUI CONDUIT UN CHARRIOT.

L'ESTAMPE, No. 50, représente un charriot de la même province, chargé d'une pipe de vin. A côté marche négligemment le conducteur, la jambe nue, les pieds renfermés dans une espèce de pantoufles, dont la semelle est de bois, et portant sur son épaule un long bâton terminé par un aiguillon. A la tête de l'attelage, on aperçoit une jeune fille qui saisit, avec les mains, une corde qui pend aux cornes des bœufs. Ses foibles efforts ne soulagent guères ces animaux dans leur travail ; mais sa présence les anime : car effectivement ils la connoissent. C'est elle qui les conduit au pâturage, et qui les soigne à l'étable, qui les panse, qui les lave, qui leur tient le poil luisant et la corne brillante ; et pour lui donner plus d'éclat, elle la frotte de temps en temps avec un peu de graisse : en un mot, c'est elle qui leur distribue leur nourriture, et qui les accompagne en tous lieux : aussi, ses gages sont-ils beaucoup plus forts que ceux des autres servantes employées aux soins domestiques, ou aux travaux champêtres.

Les paysans de cette province ont un attachement particulier pour leurs bœufs. Ils les traitent, non comme des êtres d'une espèce inférieure, mais comme les compagnons de leurs travaux. Sont-ils malades, tous les soins leur sont prodigués ; aucune dépense n'est épargnée : et quand un paysan du Minho a déclaré qu'il est prêt à vendre ses bœufs pour venir au secours d'un parent ou d'un ami, il a donné la plus forte preuve d'affection dont son cœur simple et grossier soit susceptible.

A PEASANT GIRL LEADING A WAGGON.

In plate, No. 50, is represented a waggon of the same province, laden with a pipe of wine. On one side saunters the driver with bare legs, his feet covered by a sort of slippers, with wooden soles, and a long stick over his shoulder, with a goad at the end. At the head of the team is seen a young girl, who lays hold of a rope, fastened to the horns of the oxen. Her feeble aid lightens their toil but little, but her presence cheers the poor animals, for, in truth, they know her. It is she who leads them to pasture and attends them in the stall: she cleans and washes them, keeps their skins sleek and their horns bright, and, in order still more to set off the latter, she rubs them from time to time with a little grease. In one word, she is their purveyor, their constant companion, and, on this account, her wages are much more considerable than those of servants employed in husbandry or domestic occupations.

The peasantry of this province have a particular attachment to their oxen. They treat them, not as beings of an inferior order, but as companions of their toil. Are they sick, neither attention nor expense are spared; and when a peasant of Minho expresses his willingness to sell his oxen in order that he may assist a relation or a friend, he gives the strongest proof of affection of which his simple and uncultivated heart is capable.

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

A PEASANT GIRL LEADING A WAGGON.

25 K

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

L'Evêque, Henri

Costume of Portugal

London 1814
4 Port. 5 nd
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10691202-6